

Roman

Amour interdit (?) en désert de Bessarabie

Karim A. Mopa

L'amour, quel qu'il soit, est semblable à une pièce de monnaie dont le revers est souvent la culpabilité. C'est le sentiment qu'éprouvent de nombreuses femmes dans des sociétés où leur vie est encadrée par des codes et autres règles instaurées généralement au nom de Dieu ou d'une certaine culture. Ramzi avait fait ce constat, depuis quelques temps maintenant qu'il vivait dans le royaume de Bessarabie. Ce petit pays désertique du Golfe persique coïncé entre la Jordanie, le Yémen et l'Arabie Saoudite ne l'avait pas laissé indifférent, c'est le moins qu'on pouvait dire.

Lorsque Ramzi avait débarqué dans ce royaume, il fut d'emblée marqué par la dureté du climat. Un climat chaud et sec avec des températures moyennes de quarante degrés. Ce qui était fort contraignant pour lui et marquait du même coup un changement radical dans son quotidien. Ramzi Fontain arrivait en effet de sa forêt d'Afrique de l'Ouest où le climat est de type tropical humide n'excédant pas les trente degrés, est très pluvieux. Des pluies qui tombent quasiment toute l'année avec des pics entre Juillet et Août où elles sont diluviennes.

Mais il faut dire que depuis son départ pour les contrées lointaines, la situation climatique avait considérablement changé. Ses amis et parents qui lui donnaient constamment des nouvelles, commençaient à lui dire « qu'il fait chaud » ; les températures frôlaient désormais les trente-trois trente-quatre degrés. Très élevées pour ce pays de climat équatorial aux quatre saisons. Cette augmentation constante des températures était la confirmation du changement climatique dont on parlait partout dans les medias, et lors des conférences à l'instar de celle de Paris sur le développement durable. Des conférences au cours desquelles les experts environnementaux invitaient les hommes à adopter des comportements responsables ; la pollution ayant atteint des proportions inquiétantes. Bref, il fallait tirer la sonnette d'alarme. L'existence même des êtres vivants sur la Terre était en question. Pour ce faire, il fallait notamment préserver les forêts.

Le pays de Ramzi, la république de Dolizi, était donc concerné. Dans cette vaste région d'Afrique centrale, deuxième bassin forestier du monde après l'Amazonie en Amérique du Sud, la déforestation était très avancée. L'Organisation Non Gouvernementale (ONG) Greenpeace affirmait sans ambages que des centaines d'hectares étaient coupées tous les jours dans cette région giboyeuse considérée comme l'un des poumons du monde. Ce qui était un truisme puisque les routes de Dolizi étaient envahies de camions grumiers qui convoyaient régulièrement du bois brut vers les zones portuaires. Mais au-delà du transport du bois, c'est surtout la grande vitesse employée par les dits chauffeurs qui attirait l'attention. Ils roulaient tellement vite que les accidents étaient récurrents. Pas un jour ne passait sans que la presse ne rapportât un accident dans cette région forestière. Les incidents étaient d'autant plus réguliers que ces adeptes du *rallye Paris-Dakar* étaient rémunérés par voyages. Dix milles francs par tour effectué. Une misère lorsque l'on faisait le parallèle avec les gains engrangés par les patrons capitalistes, presque tous de nationalité étrangère, européenne ou asiatique notamment.

« Il fait de plus en plus chaud au pays » lui répétait Rodrigue, son ami et camarade de classe avec qui il échangeait régulièrement. Ladite chaleur entraînait constamment des pluies de contre saison, provoquant de temps à autres des inondations accompagnées de dégâts matériels parfois importants. Une situation qui avait obligé les autorités de la république à prendre des mesures. Parmi ces mesures, il y avait notamment la création de tout un Ministère en charge de l'environnement, de la protection de la

nature et du développement durable. « Il était temps disait monsieur le ministre, que l'on pense aux générations futures. Chaque Dolizien se doit d'adopter des comportements responsables et respecter la loi ». En guise de rétorsion, il s'associait aux collectivités locales que sont les mairies pour déguerpier les gens ayant construit dans les bas-fonds qui obstruent les drains. Des mesures saluées par de nombreux observateurs de la scène politique dolizienne. Sauf que, par la suite, les opérations de déguerpissements s'effectuaient désormais « à tête chercheuse » comme lui expliquait Rodrigue. Certaines habitations appartenant aux nantis étant régulièrement épargnées pas les casses. Corruption et trafic d'influence obligent. Ce qui provoquait l'ire des populations.

La corruption était le véritable cancer de la république de Dolizi, petit Etat indépendant depuis 1960. Tous les secteurs étaient touchés par ce triste fléau. De l'importation des produits manufacturiers, aux grands travaux en passant par la Justice et les transports. Dans ce dernier secteur par exemple, aucun projet n'allait véritablement à son terme. La construction d'une route d'environ cent kilomètres pouvait être achevée au bout de quinze ans, voire plus. Les actes de corruption étaient perceptibles sur tous les maillons de la chaîne. De la passation du marché – où l'entreprise ayant "mieux mouillé la barbe"¹ l'emportait-- à la livraison en passant par la construction. Certains ouvriers étaient parfois trempés dans cette sale et honteuse besogne, à travers notamment les détournements à d'autres fins des sacs de ciment et autres brouettes de sable. Triste. La Justice quant à elle était considérée par le commun des mortels en Dolizi comme faite au nom du plus offrant. Ce qui jetait du discrédit sur cette institution et altérait la confiance des justiciables.

Pour tenter de freiner la corruption devenue ambiante, le président de la république de Dolizi avait mis sur pied la commission nationale anti-corruption ou Conac ainsi qu'un ministère en charge du contrôle supérieur de l'Etat. Ces mesures saluées par les institutions internationales comme le Fmi mais aussi par la majorité des Doliziens avaient permis l'arrestation en grande pompe et l'emprisonnement d'un certain nombre de cadres du gouvernement. Malheureusement les initiatives présidentielles n'avaient pas empêché la gangrène de s'étendre. Une gangrène dont les tentacules étaient notamment visibles sur presque toutes les routes du pays. Il était fréquent de voir des véhicules surchargés, passer au vu et au su des policiers, simplement parce que le chauffeur avait "payé le péage"² évalué à mille francs cfa. La conséquence était que les accidents, réguliers se transformaient rapidement en hécatombes. La page nécrologique des médias traditionnels ne désemplissaient pas. Malheureusement c'était parfois des familles entières qui étaient amputées d'un ou de plusieurs de leurs membres. Déplorable.

Le pays allait mal comme le chantait si bien Tiken Jah Fakoly un artiste réputé et célèbre en Afrique. Les intellectuels et autres observateurs de la société civile faisaient une comparaison révoltante avec les temps passés. Pour eux, les pays africains avançaient à reculons. Qu'est ce qui expliquait ce retard dont l'Afrique en général et la république de Dolizi en particulier accusaient aujourd'hui, surtout vis-à-vis des pays asiatiques? Alors que dans les années soixante la plupart des Etats asiatiques avaient le même niveau de développement que les nôtres, on se rend compte aujourd'hui qu'ils sont carrément devenus

¹Cette expression est comprise ici comme corrompre quelqu'un afin d'obtenir quelque service. En langage dolizien, on parle encore de tchoko ou de Njangui.

²Expression utilisée par les chauffeurs, paye le péage consiste à donner une somme d'argent au policier afin d'obtenir un pass qui permet de circuler sans ne plus subir de tracasseries.

nos créanciers. Les Doliziens importaient dorénavant tout ou presque de Chine, de Corée ou encore d'Inde. Du riz aux machines en passant par les jouets. Révoltant. Pourtant ces pays d'Asie avaient également subi la colonisation européenne comme ceux d'Afrique. Les analystes expliquaient ou tentaient d'expliquer le retard de la république de Dolizi par la mal gouvernance et l'assujettissement à l'Occident. Ce qui faisait l'objet de vives discussions sur les plateaux de télévision de Dolizi. Son ami Rodrigue raffolait de ces débats contradictoires. Pour lui, c'était la manifestation même de la liberté d'expression, un pilier fondamental de la démocratie. Pour avoir droit à cette liberté d'expression, des pays d'Afrique du nord comme la Tunisie, l'Égypte ou même la Libye, avaient dû faire toute une révolution à l'orée des années deux mille dix. La presse occidentale avait d'ailleurs qualifié ces mouvements de "Printemps arabes".

Ramzi Fontain suivait tous ces atermoiements, non pas avec désintéret mais avec beaucoup de détachement. Il vivait désormais à sept mille kilomètres de son pays natal. La quête d'une vie meilleure, la fuite du chômage ou plutôt d'un travail rémunéré à sa portion congrue, l'avait poussé à aller chercher l'eldorado hors des frontières nationales. Bouger faisant partir de la nature humaine comme l'avait si bien écrit Dr Frantz Fanon dans son livre *"les damnés de la terre"*. Il faut reconnaître que ça n'avait pas été de gaieté de cœur que Ramzi Fontain avait quitté son pays. Longtemps avant son départ, il avait toujours été contre l'émigration ; "l'Afrique ayant besoin des bras de tous ses fils pour se développer, surtout par ces temps de crise économique et de mondialisation", pensait-il avec forte conviction. Mais comme on le constatait aujourd'hui, il avait dû déchanter. Les défis d'une nouvelle aventure et le désir de vivre décemment l'avaient contraint à partir. Le destin l'avait orienté non pas sur les bords de la mer Méditerranée comme la majorité de ses congénères qui aspiraient à rejoindre l'Europe, mais plutôt sur les bords de la mer Rouge, vers la Bessarabie.

La particularité du désert de Bessarabie est la canicule qui y règne en journée et les températures nocturnes qui demeurent élevées. Ramzi Fontain l'avait constaté à ses dépens dès son arrivée à l'aéroport international de Dar el Islam. Anxieux, l'estomac noué par l'incertitude de la nouvelle aventure, il avait été happé par la grosse chaleur de cette ville historique. Le mercure pointant trente-neuf degrés alors qu'il était vingt et une heures. Ramzi n'avait jamais été confronté à une telle chaleur et à pareille heure. « J'ai intérêt à m'adapter rapidement sinon je risque de beaucoup souffrir ici » se dit-il, amusé.

Heureusement Ramzi n'eut pas à subir très longtemps la grosse chaleur. Ses frères Ousman et Daoud, venus l'accueillir, le poussaient dans le véhicule climatisé. Une vraie aubaine car il suait déjà à grosses gouttes. C'est donc dans la voiture que les salamalecs se firent. Ramzi était vraiment rassuré par la présence de ces deux parents qui l'avaient précédé dans cette aventure bessarabienne. Pendant le trajet pour le domicile, Ramzi profita pour admirer la ville.

Dar el Islam était une très grande ville. Les rues étaient larges avec des ponts qui enjambent chaque carrefour permettant de fluidifier le flot incessant de véhicules. Certaines disposaient de passerelles pour faciliter la traversée des piétons. Les routes, bien bitumées, munies presque toutes de terre-plein et de feux de signalisation, étaient fourbues de grands lampadaires disposés le long des trottoirs faits à base de dalettes grises et rougeâtres. A chaque carrefour, on notait la présence de parkings payants ainsi que de jardins publics garnis de fleurs. A proximité de ces lieux de villégiature, on trouvait des espaces qui

semblaient être réservés aux milliers de pigeons qui venaient quotidiennement picorer les graines jetées par des passants assidus.

De même le long des artères de la ville, il y avait des maisons d'assurance, des restaurants "Albaik", des Mall³, des établissements commerciaux avec des enseignes lumineuses géantes. Bref l'activité économique était florissante dans cette ville que Ramzi devait désormais fréquenter. En plus d'être une ville touristique, Dar el Islam était surtout la capitale économique du royaume de Bessarabie. Grâce à son port ouvert sur la mer Rouge, ce pays importait toute sorte de denrées. Ce qui permettait aux quatre millions habitants de se nourrir à moindre frais. Le port servait aussi d'exutoire pour la production de ressources naturelles, le pétrole et le gaz notamment. Ces importantes ressources plaçaient le royaume de Bessarabie parmi les plus gros exportateurs d'or noir dans le monde. Lesdits produits étant convoyés aussi bien vers la France, l'Italie, les Etats Unis que vers la Chine ou l'Australie. Une manne qui permettait à ce pays de s'enrichir et aux vingt-cinq millions de Bessarabiens d'avoir un niveau de vie proche de celui des pays développés.

C'est donc avec émerveillement que les jours suivants, Ramzi arpentait désormais les rues de Dar el Islam. Des routes façonnées par des travailleurs originaires pour la plupart des pays d'Asie du Sud. Le moins qu'on puisse dire est qu'ils maîtrisaient leur art malgré des conditions de travail rudimentaires. Ils s'attelaient à leur difficile tâche sans le moindre équipement de travail approprié ; pas de casques, de chaussures ou de lunettes, malgré la chaleur étouffante. Seuls quelques-uns portaient des gilets et des gants. La rémunération laissait, elle aussi, à désirer. Incompréhensible pour un pays si riche.

Au cours d'une de ses premières sorties, il vit de nombreuses personnes vêtues de percale --appelées ici ihram--, le vêtement de pèlerinage chez les musulmans. Signe palpable comme le lui avait dit ses frères, que la Mecque, considérée par de nombreux musulmans comme le cœur du monde, était à un jet de pierre de Dar el Islam. Pour s'y rendre en effet, on empruntait des minibus climatisés qui faisaient la navette moyennant dix ou quinze rial⁴ – la monnaie locale. De même, Ramzi avait été marqué par le rythme de vie des habitants de cette ville. De véritables couche-tard. On avait l'impression que la vie débutait après la prière de Icha.

Etat musulman, la Bessarabie se présentait comme le pays dépositaire et garant de la religion mise sur pied par le prophète Mohammad. Le quotidien était donc rythmé par les cinq prières journalières qui, avec la profession de foi, l'aumône ou zakat, le jeûne du mois de ramadan et le pèlerinage, constituent les cinq piliers de l'islam. Tout ou presque se faisait dans la nuit. Le marché, les opérations bancaires, les activités sportives, notamment les rencontres de football -- la ville possédant deux clubs en ligue nationale de Bessarabie --, le transfert d'argent, les mariages, les cérémonies funèbres, les visites à l'hôpital... Toutes les structures fermaient pratiquement au petit matin. Ce qui poussaient les Islamois, non seulement à dîner tard – vers minuit –, mais aussi à aller au lit très tard également. Le plus souvent après fajr, la prière matinale. Était-ce la raison qui expliquait la petite taille des Bessarabiens ? Ici en effet,

³Les Mall (lire mol) sont de vastes supermarchés assortis de restaurants et d'espaces de divertissement à l'instar des circuits pour auto tamponneuses. Dar El Islam en comptait une bonne vingtaine.

⁴Un rial équivaut à 150 fca. Mais arrimé au dollar américain, sa valeur varie constamment, et ce, en fonction des fluctuations du marché international.

la taille moyenne des hommes ne dépassait pas le mètre soixante-cinq. Celle des femmes avoisinant le mètre soixante à peine.

L'autre particularité de ce royaume était son régime politique. Il reposait sur un système très patriarcal qui faisait du mâle l'être supérieur par excellence. L'homme possédait tous les droits et autres avantages prévus par la Fatwa. Cet agrégat de principes religieux était devenu par la force des choses, une sorte de loi fondamentale. A contrario, la femme était semblable à la cinquième roue du carrosse. Elle ne possédait aucun droit ou presque. Le régime étant réticent à toute émancipation de la gent féminine. Ici, la femme est assujettie à l'homme et donc placée sous sa tutelle. Le tuteur peut être soit le mari soit le fils. Toute volonté de sortir, de voyager, de se faire établir une carte d'identité ou un passeport devant requérir son approbation. Toujours selon la réglementation en vigueur dans ce royaume, la femme n'a pas le droit de conduire quelque véhicule que ce soit. Toutefois, n'étant pas clairement mentionnées dans les dispositions statutaires, les sanctions étaient difficiles à infliger ou à appliquer. Dans le principe, ladite dame doit recevoir des coups de fouets. Mais la réalité en était toute autre. Cette sanction ne s'appliquait presque jamais. La fautive --ou un membre de sa famille-- devait seulement signer une lettre d'engagement où elle se doit de préciser qu'il n'y aura pas de récidive. D'ailleurs la confusion était manifeste car l'interdiction ne concernait que les grandes villes du royaume. Dans l'arrière-pays désertique, il n'était pas rare de voir des femmes conduire des véhicules agricoles comme les tracteurs. Heureusement que cette disposition était appelée à évoluer très prochainement, au grand soulagement des femmes. Et pas seulement !

Selon des indiscretions recueillies çà et là par Ramzi, la justification de l'interdiction du volant à la femme était que celle-ci ne serait pas capable de réparer elle-même son véhicule en cas de panne par exemple ; ou changer une roue en cas de crevaison. Si cela arrivait, elle serait obligée de demander de l'aide à quelqu'un qui ne serait pas son époux. Ce qui est une sorte de porte ouverte pour l'adultère. Un bien grand mot dans cette société codifiée.

Toujours selon la réglementation en vigueur dans ce royaume, la femme n'était pas habilitée à travailler. Seuls quelques boulots lui étaient dévolus : caissière, employée de banque ou gestionnaire d'assurance. Quand bien même elle y allait, elle devait toujours arborer son abaya, cette longue robe noire portée par toutes les femmes du royaume de Bessarabie. C'était la tenue officielle. Certaines l'ajustaient carrément avec le niqab, un voile qui dissimule tout le visage. Pour les défenseurs de ce code vestimentaire, prédicateurs religieux pour la plupart, la femme est semblable à un diamant, autrement dit un objet précieux qu'on se devait de cacher et/ou de préserver jalousement des regards indiscrets. Dès lors, la femme qui ne sortait que très rarement était simplement considérée comme une machine à procurer du plaisir à son homme, à lui faire à manger, à lui faire des bébés ; et ce, uniquement dans le cadre du mariage. On était dans le monde du "politiquement correct".

Pourtant la question du mariage se posait ici avec beaucoup d'acuité. Il paraissait simple alors qu'au fond il était fort complexe. Les relations étaient généralement bâties par les parents, car très peu de filles sont souvent en contact avec les jeunes hommes qui convoitent leur main. Ce sont alors les parents qui tissent les mariages et si possible versent la dot évaluée à des milliers de rials. Comme on se doute bien, la majorité des mariages se faisaient par convenance. Rarement le mot amour n'avait droit de cité.

Ramzi essayaient tant bien que mal d'imaginer ce que ces jeunes filles enduraient. Pourquoi ne demandait-on presque jamais leur avis, avant de les donner au premier venu ? Était-ce l'une des raisons pour lesquelles les mariages se faisaient beaucoup plus dans le cadre familial ? La fille qui épousait son cousin et vice versa ? Ailleurs on appelait cela de l'inceste. Mais les Bessarabiens n'en avaient cure. C'était leurs traditions, paraît-il. Il cessa tout d'un coup d'épiloguer sur cette pratique d'un autre genre. Il fallait qu'il oriente son énergie vers ce pourquoi il avait dû quitter son pays natal pour se retrouver ici. Trouver du travail.

La formation initiale de Ramzi Fontain ne pouvait l'orienter que vers l'enseignement. Dar el Islam avait la particularité d'être une ville cosmopolite. On comptait de nombreuses écoles francophones, anglophones, arabophones, germanophones et même hispanophones. Venant d'un pays francophone, Ramzi Fontain avait postulé à l'école malgache internationale de Dar el Islam en abrégé EMID. C'est un compatriote avec qui il partageait les parties de football le vendredi⁵ matin, qui l'avait informé d'un poste d'enseignant vacant à l'EMID. Le dimanche suivant, Ramzi s'était présenté, le cœur battant, à la direction de l'EMID, son dossier sous le bras. Il était vêtu à l'occidental. Il fallait faire bonne figure et être présentable, condition sine qua non lorsque l'on va à la quête de l'emploi, comme aimait à lui rappeler monsieur Dikoume son enseignant de sociologie à l'université de Sibiti en république de Dolizi. "Le paraître impacte considérablement sur l'être". Ramzi n'oublierait jamais cette citation de l'érudit de sciences sociales.

La secrétaire, une jeune femme – probablement la trentaine-- de forte corpulence et extrêmement souriante, entra dans ce qui tenait sûrement lieu d'office du Directeur et l'annonça. Au bout d'une minute elle en ressortit et demanda à Ramzi de prendre place dans ce qui ressemblait à une salle d'attente. Encore un peu troublé, Ramzi se mit à repenser aux soixante dernières minutes qui l'avaient mené jusqu'ici. Sorti de la maison aux environs de huit heures –le rendez-vous à l'EMID étant fixé à neuf heures et demie--, il avait eu beaucoup de mal à emprunter le taxi. Les bribes d'Arabe qu'il maîtrisait étant diluées par son accent africain. Il ne parvenait pas à indiquer correctement l'endroit où se trouvait l'EMID. Lorsqu'il optait pour l'anglais, la situation demeurait presque identique. Les chauffeurs ne le comprenant guère ou très peu. Celui qui avait accepté de transporter Ramzi – un Egyptien⁶-- l'avait trimballé pendant une quarantaine de minutes dans Ninive, le quartier où se trouvait l'EMID. Il en était exaspéré. C'est seulement après plusieurs renseignements que le bedonnant taximan avait fini par le déposer devant l'établissement scolaire en question. Il faut tout de même reconnaître que "Madarasa madagascar" n'était pas populaire comme école étrangère. Les Islamois connaissaient beaucoup plus l'école française internationale de Dar el Islam, EFRID. Et chose curieuse, le fameux monsieur avait unilatéralement augmenté le prix de la course. Ce qui avait irrité davantage Ramzi qui ne s'était pas empêché de lui balancer des quolibets avant de se ressaisir. Malheureusement, la colère l'avait envahi au point d'obstruer sa raison. Il en fut presque amusé lorsqu'il reprit ses esprits pour constater que le pauvre

⁵En Bessarabie comme dans plusieurs pays arabes dont l'Arabie saoudite ou l'Égypte, le weekend s'étalait sur deux jours, vendredi et samedi.

⁶Fortement intégrés en Bessarabie, les Egyptiens étaient tristement réputés pour leur mauvaise foi. Ils prenaient un malin plaisir à tromper les gens notamment lorsqu'ils renseignaient des étrangers. La conséquence était que toute personne qui posait un acte déloyal était qualifiée d'Egyptien.

chauffeur ne comprenait pas traite mot des injures qui fusaient de sa bouche. Il se trouva stupide. Sa défunte mère aurait eu honte de son attitude. Elle qui l'avait éduqué à ne jamais insulter ses semblables. Mais ne dit-on pas que la colère est mauvaise conseillère ? Elle nous pousse parfois à dire des choses maladroites que l'on finit souvent par regretter. Ramzi en faisait le triste constat.

Une porte qui s'ouvre le sortit de sa rêverie diurne. On lui fit signe d'entrer dans le bureau du Directeur de l'EMID. Monsieur Antananarivona était un homme mince, le mètre soixante-quinze environ, avec une calvitie naissante, il arborait des lunettes à grosses montures. Son sourire et surtout sa poignée de main avaient rassuré Ramzi qui demeurait toujours un peu stressé. A la suite de ces salutations pour le moins chaleureuses, monsieur le Directeur passa aussitôt au vif du sujet. Avec une voix fluette mais posée et calme, il entama le dialogue.

- Si je me réfère a votre dossier, vous êtes bien monsieur Ramzi Fontain, originaire de la république de Dolizi en Afrique ?
- C'est bien ça monsieur le Directeur, répondit Ramzi
- Ok. Monsieur Fontain, j'ai épluché avec soins votre dossier et je constate que vous possédez d'assez bonnes références. Mais vous savez autant que moi que c'est au pied du mur que l'on juge le vrai maçon.
- Bien sûr monsieur, j'en suis conscient.

Ramzi, tout en parlant l'observait. Il s'exprimait de façon posée, avec une attitude exprimant la bonne éducation qu'il avait reçue. Par contre la gestuelle adoptée démontrait paradoxalement une forte personnalité et sûrement un caractère bien trempé. L'attention de Ramzi fut attirée par l'écriteau posée devant le Directeur et sur lequel étaient marqués ses nom et prénom. Quatorze. C'est le nombre de lettres que comptait le patronyme. Plus les douze de Abdelrahmane, le prénom. Impressionnant. En se questionnant silencieusement, il comprit que c'était une sorte de "marque déposée" des Malgaches. Ils avaient la réputation d'avoir des noms kilométriques. Il pensa aussitôt à un journaliste de TV5 qui s'appelait Philippe Andriarimanana ou celui de l'ancien footballeur du PSG Eric Rabessandratanana. Ouf |

- Vous avez déjà enseigné M. Fontain ? La question l'avait arraché de ses pensées moqueuses sur la longueur du nom de son vis-à-vis.
- Oui M. le Directeur, répondit instantanément Ramzy. Enseignant de lettres françaises, je dispensais déjà ces matières chez moi à Sibiti. C'est un métier qui m'a toujours fasciné depuis la tendre enfance. Je le faisais tout en étant chroniqueur dans un hebdomadaire national à grands tirages. Voyez-vous M. le Directeur, ma vraie passion a toujours été le journalisme. Et je puis vous dire sans prétention aucune, que ma rubrique était très lue. Peut être parce qu'elle parlait des faits divers se déroulant dans les établissements scolaires de Dolizi.
- C'est bien M. Fontain. Je ne vais pas faire la fine bouche. Nous avons besoin d'un enseignant de Lettres qui possède déjà une certaine expérience. Celui que nous avons jusqu'ici, a eu quelques démêlés avec la police d'immigration et on l'a rapatrié. Malheureusement. Nous allons à présent aborder la phase la plus délicate de notre entretien. Je crois que vous comprenez de quoi je veux parler ?

Bien sûr que Ramzi comprenait de quoi il était question. Cet homme qui semblait si jovial à son arrivée s'était refermé comme une huître. Il était devenu ou redevenu le chef d'établissement, le boss – comme disent les anglo-saxons. Le garant de l'école qui défend les intérêts de son entreprise. En fixant Ramzi dans les yeux et faisant table rase des civilités, il dit :

- Combien estimez-vous pouvoir toucher comme salaire ?

La fameuse question. La question piège tant redoutée par n'importe quel postulant. Il fallait toujours faire montre de tact et de doigté pour répondre à cette question compliquée. Si vous demandiez trop, on pouvait vous taxer de cupide, d'avare ou de franc-tireur (dénué d'état d'âme). Si par contre vous en demandiez très peu, on pouvait vous trouver gagne-petit ou peu ambitieux. Raison pour laquelle il fallait toujours bien réfléchir et jouer les équilibristes. Le philosophe français Descartes parlait de la recherche perpétuelle du juste milieu.

Heureusement avec ses frères, il avait discuté du sujet au préalable. Ousman lui avait conseillé de fixer la barre haut, soit six mille rials. Bien entendu en argumentant sur le niveau de vie qui devenait de plus en plus cher dans le royaume de Bessarabie en particulier et dans toute la péninsule arabique en général. Les prix du pétrole ayant fortement baissé. Machinalement, Ramzi avait répondu :

- 6000 rials M. le Directeur. Ce serait vraiment mieux pour moi. Vous savez autant que moi qu'un travailleur bien rémunéré est motivé et s'adonne sérieusement à sa tâche.
- Allons, allons M. Fontain, soyons un tant soit peu sérieux ! L'école ne possède pas des moyens financiers énormes au point de vous verser une si forte somme. Nous sommes une petite structure qui fonctionne avec des fonds propres. Nous ne recevons pas de subventions, monsieur. Essayez de revoir vos prétentions à la baisse.
- Dans ce cas monsieur, on divise la poire en deux. Autrement dit 3000 rials.
- Sachez, poursuivit-il, que cela ne dépend pas uniquement de ma petite personne. Il avait employé un ton empreint de modestie. Preuve que la proposition de Ramzi l'arrangeait. J'ai pris note. Je vais soumettre vos propositions au Conseil d'Administration, organe suprême qui délibère sur toutes les questions relatives à la bonne marche de notre établissement scolaire.

Puis, tel un piètre rédacteur, il changea littéralement de sujet. Il complimenta Ramzi sur ses qualités d'écrivain –il avait remarqué que M. Fontain avait fait mention dans son CV des deux ouvrages qu'il avait déjà publiés. Non sans omettre de préciser que lui-même avait des projets allant dans ce sens. Il se verrait bien travailler avec Ramzi sur un projet de rédaction d'un essai qui tardait à prendre corps. Le temps fait défaut, précise-t-il. Ce qui ne manqua pas de surprendre le jeune Dolizien. Quelle modestie ! Se dit une fois de plus Ramzi Fontain. Dans le pays où il sortait, cette qualité était aussi rare que les larmes du chien. Puis il s'entendit dire

- Bien sûr monsieur le Directeur. Soyez également rassuré quant à mon sens de professionnalisme. Je tacherai de donner le meilleur de moi-même pour aider nos enfants.

Rami était certain qu'en qualité d'enseignant de philosophie, M. Anta (pour faire court) émettait des doutes et ne serait complètement rassuré que lorsqu'il aurait vu la nouvelle recrue à l'œuvre. L'entretien

s'était achevé sur le rendez-vous de se revoir le jour d'après pour le test. Le test qui se révéla positif. Ramzi Fontain faisait désormais partie du corps enseignant de l'EMID. Quant au salaire, c'est seulement à la fin du mois d'octobre – la rentrée ayant eu lieu en septembre— qu'il saurait le montant exact. De retour à la maison, il conta sa tumultueuse journée à Daoud et Ousman qui le félicitèrent et le trouvèrent même plutôt chanceux. A Dolizi, il fallait parfois trimer pendant des mois voire des années pour espérer trouver du travail ou être chanceux !

La chance, il fallait souvent la forcer, avait-il toujours pensé. Pour le moment, il se devait de s'organiser et de régler la question du transport. L'EMID étant situé à une bonne dizaine de kilomètres de Falacha, le quartier où il résidait en colocation avec ses deux autres frères. Une esquisse de solution avait été apportée par M. Anta. L'EMID lui offrit une voiture qui, malheureusement tomba en panne au bout d'une semaine. "Le moteur a coulé", lui avait dit le compatriote garagiste. Il faut avouer que la vétusté dudit véhicule y était pour beaucoup dans cette panne de moteur. Il ne manqua pas de remercier malgré tout le Directeur pour cette marque de sollicitude. D'ailleurs M. Anta était très désolé par ce déboire qui survenait à son protégé. De toute façon se disait Ramzi, stoïque, "l'intention vaut l'acte". Tchounga le garagiste camerounais lui demanda près de mille rials pour réparer la panne. Une fortune, par ces débuts de rentrée scolaire. Il ne pouvait emprunter cette somme à aucun de ses compatriotes. La plupart revenant de vacances au pays. Il préféra donc abandonner son idée de réparer la vieille Daihatsu.

L'alternative restait le taxi pour rejoindre son lieu de travail. Il dut s'associer avec un collègue qui habitait Falacha comme lui, afin d'amortir les frais. La course étant fixée à 20 rials, chacun contribuait à hauteur de dix rials. "Achara rial" comme ça se disait en arabe. Ce fut d'ailleurs l'un des premiers mots d'arabe qu'il avait retenu. Bien avant "ouayet" (un). Drôle de façon d'apprendre à compter. Il en riait toujours.

Cette collaboration ne dura malheureusement pas. Au bout d'un mois de partenariat, et telle une libellule, Talla ne se pointa plus les matins aux lieux du rendez-vous. Il avait changé de quartier sans l'annoncer. Ce qui devenait assez problématique. Dépourvu de moyens financiers conséquents, Ramzi dut résilier le contrat moral que lui et Talla avaient passé avec Saïd, le sympathique taximan pakistanais qui les transportait chaque matin pour Ninive. Ramzi était courroucé. Ignorant que son compagnon de voyage avait fait défection, il avait dû payer seul la course de 20 rials, pendant près de quatre jours. Un manque à gagner énorme. Il avait été d'autant plus choqué que le dit partenaire n'avait pas pris la peine de le tenir informé de son déménagement. Ramzi l'avait appris par le biais de la rumeur. Cette fois-ci, il ne s'emporta pas. Ça ne servirait à rien, soupira-t-il. Il fut néanmoins soulagé d'apprendre qu'il n'était pas le seul à avoir été victime des sarcasmes de Talla. Ce dernier avait déjà très mauvaise réputation auprès des membres de la communauté. Un égoïste qui ne collabore que quand ses intérêts sont en jeu et n'hésite pas à filer à l'anglaise. N'est-ce pas la raison pour laquelle il n'avait pas d'ami et que la plupart des compatriotes évitaient sa compagnie ?

Ramzi réfléchissait à se faire exploser les circonvolutions de son cerveau. Il se devait de revoir de fond en comble sa stratégie. Comment allait-il désormais rallier son lieu de travail à moindre coût ? Telle était surtout la question qui taraudait son esprit. Il soumit sa préoccupation vendredi matin au terrain de sport. On lui suggéra le transport en commun.

Dar el Islam ne possédait pas de métro ni de tramway. Seuls les bus et les autocars faisaient le transport en commun. Les bus de marque "Zontong", couleur rouge comme ceux de Londres, provenaient de Chine. Confortables et climatisés, le ticket y était vendu à 2 rials la place. Malheureusement ces véhicules étaient lents et rares. Il n'y en avait pas assez comme l'avait constaté Ramzi. Les voyageurs pouvaient attendre alors une heure voire plus, pour espérer emprunter un de ces fameux bus de la SAPTCO, la compagnie de transport urbain locale.

Le deuxième mode de transport était les minibus, appelés ici "Alajam". 3 rials la course, très peu confortables. Dépourvus notamment d'air conditionné, les minibus Alajam avaient l'avantage d'être réguliers et rapides. Ramzi avait remarqué qu'ils étaient empruntés surtout par les étrangers au pouvoir d'achat relativement faible. Ramzi était de ceux-là. Curieusement il prit beaucoup de plaisir à monter quotidiennement dans ces minibus. Il se familiarisait ainsi avec la langue arabe, comprenait les mentalités des uns et des autres dans ce foisonnement de nationalités. En plus "Alajam" était vraiment peu onéreux. Ce qui était très avantageux pour sa bourse. Calculs rapidement faits, il dépensait 60 rials par semaine. Soit 12 rials par jour. Une aubaine ! Quand il pensait que ces 60 rials n'équivalaient qu'à deux journées de frais de taxi, il remerciait le ciel pour la nouvelle opportunité. "A quelque chose, malheur est bon", ne cessait-il de se le dire. Finalement il en voulut moins à son ex partenaire Talla qui l'avait laissé tomber comme une vieille chaussette.

Ramzi était "au front"⁷. Du confort des "Alajam" donc, il s'en foutait pas mal. Encore que certains "Alajam" n'étaient pas si inconfortables que ça. Le seul hic, commun à tous ces minibus était la grande vitesse exercée par leurs conducteurs. Jeunes pour la plupart, ces chauffeurs avaient une fâcheuse tendance à trop appuyer sur la pédale d'accélérateur. Les véhicules grimpaient alors facilement à 80 voire 100 km/h, largement au-dessus des 60 km/h autorisés dans le périmètre urbain. Pire, ces conducteurs usaient et abusaient du klaxon. Freinaient sans la moindre signalisation pour déposer ou porter un client au bord du trottoir. Des manœuvres qui effrayaient parfois Ramzi, mais juste le temps d'un instant.

Aussi, les "Alajam" se comportaient comme des "éléphants de la piste". Les autres usagers de la route leur cédaient volontiers le passage. Il se racontait même que ces as du volant consommaient des stupéfiants qui les mettaient dans un état second. Se souciaient-ils des pauvres passagers qu'ils transportaient ? Ramzi en doutait sérieusement. Mais pour lui qui venait d'Afrique, berceau de l'humanité, cette ambiance ne lui était pas très étrangère. Les conducteurs de véhicules de transport en commun se comportaient de façon presque identique que leurs homologues du royaume de Bessarabie. Ils en faisaient même pire se disait Ramzi, puisqu'ils surchargeaient leurs engins. Des véhicules conçus pour porter 15 ou 30 personnes en transportaient parfois 25 ou 45 individus. On voit donc que les conducteurs des "Alajam" faisaient office d'enfants de chœur à côté des chauffeurs d'OPEP, les guimbardes qu'on croisait sur les routes de Dolizi. C'est toujours avec soulagement que Ramzi rejoignait l'école où il exerçait comme professeur.

La particularité de l'EMID était le nombre assez réduit d'élèves par classe. Il faut préciser que Ramzi Fontain, une fois les emplois du temps élaborés par madame le Censeur, avait hérité des 4^e, 3^e, 2nde, 1^{ere}

⁷Cette expression en république de Dolizi signifiait que le migrant qui quittait son pays était prêt à bosser dur pour réussir ; sans crainte de se salir.

et Tle. Soit une trentaine d'élèves en 4^e, une vingtaine en 3^e, une dizaine en 2nde et 1^{ere} et moins d'une dizaine en classe terminale. Il devait donc enseigner moins de cent apprenants. Ramzi en était vraiment amusé. Car soulagé. Chez lui en Dolizi cette situation aurait été exceptionnelle. Les classes étant presque toujours surchargées. Il se souvint que dans son précédent établissement à Sibiti, il tenait quatre classes, la moins remplie comptant 80 élèves ! C'est ce contraste qui le faisait sourire. Mieux, ici à Dar el Islam, les salles de cours étaient toutes climatisées, aérées et même parfumées. Le souci des responsables de l'EMID étant de garantir le bien-être des élèves. Le moins qu'on puisse dire est que à Dar el Islam, les élèves étaient vraiment choyés.

Bien plus, l'apprenant était au centre des préoccupations. Il impactait sur l'attitude voire les décisions des certains parents ou des membres de l'Administration. Un rapport négatif, une plainte quelconque d'un élève était prise très au sérieux et pouvait faire l'objet d'un conseil de discipline assorti d'un blâme contre le responsable indexé. Cela irritait d'ailleurs de nombreux enseignants qui ne parvenaient pas à imposer convenablement leur autorité. Bien que choqué par de telles règles, Ramzi Fontain fut contraint de s'y plier. Heureusement M. Anta le Directeur, leur apportait son soutien, mais de façon officieuse. Il était de ceux qui pensent que la bonne transmission des connaissances requiert un minimum de discipline et de respect de l'enseignant. D'ailleurs dans son discours de rentrée, il avait inscrit la discipline comme pilier phare de son action. Pour s'y prendre, il instaura l'uniforme ou tenue scolaire et fixa des règles strictes concernant par exemple le retard. Des mesures valables aussi bien pour les petits de la maternelle que pour les élèves des classes supérieures.

L'EMID était en fait un complexe scolaire comportant trois cycles. La maternelle qui recevait les bambins âgés entre deux ans et demi et quatre ans. Le cycle primaire qui allait de la Sil au CM2 et débouchait sur le CEP (Certificat d' Etudes Primaires) ; et le cycle secondaire divisé en deux niveaux. Le collège qui allait de la 6^e en classe de 3^e, et le lycée qui allait de la 2nde à la classe terminale. Chaque cycle arborant des tenues de fréquentation différentes et faisant cours entre 8 heures et 14h30. L'objectif de M. Anta était de différencier les apprenants. Mais au cours de l'année, il dut très vite déchanter. Le cadre y étant certainement pour beaucoup. Il continuait d'exister une assez grande proximité entre les élèves notamment lors des pauses ou pendant la sortie des classes. Des périodes où la communauté scolaire se retrouvait ensemble dans la cour. L'aire d'attente étant considérablement restreinte. Pour pallier à cette situation d'embouteillage, le Directeur avait décidé de compartimenter les heures de récréation. Les tout petits sortaient à 10 heures, ceux du primaire à 10h30 et les plus grands à 11 heures.

Dans le même ordre d'idée, chaque entrée en classe ou retour de pause était précédé de rangs martelés par des prières à la gloire d'Allah et du prophète Mohammad. Ce qui donnait une ambiance d'école confessionnelle. C'était un rituel, puisque la majorité des Bessarabiens étaient de confession musulmane. M. Anta était d'ailleurs lui-même un excellent prédicateur.

C'est en déplorant l'exiguïté de ces lieux que Ramzi Fontain avait constaté que ce qui faisait office d'école pour l'EMID, était en fait une grande maison d'habitation louée pour les besoins de la cause. Les fondateurs de l'école avaient réussi à transformer cette concession en une agréable structure où les élèves venaient quotidiennement s'instruire, s'éduquer et aussi s'amuser. L'EMID comptait en effet quelques aires de jeux constitués notamment d'un toboggan, d'un petit terrain de handball et d'un autre

de basket. Assez pour permettre aux élèves de se divertir pendant les heures de sport, de pause ou à la sortie des classes.

Ramzi Fontain poursuivait sa lente adaptation. Cela passait par la maîtrise des différents programmes d'études. A Dar el Islam, les écoles francophones appliquaient les programmes français. Mais la particularité de l'EMID était que sa classe de 3^e appliquait un double programme d'études. Le programme français qui aboutissait à l'obtention du Diplôme National du Brevet (DNB) et le programme malgache à l'issue duquel l'apprenant passait le BEPC (Brevet d'Etude du Premier Cycle). Ce dernier diplôme en vigueur en république de Madagascar offrait un avantage extraordinaire pour les Malgaches, majoritaires à l'EMID. Ils avaient une opportunité d'insertion dans leur pays en cas d'un éventuel retour, d'une part. D'autre part ils restaient connectés à leur terroir grâce à l'école. Le système éducatif étant – comme cela avait été prouvé par les spécialistes--, un formidable outil de dépaysement et d'intégration. Cette particularité rendait l'EMID vraiment internationale. On trouvait ainsi dans cette école des Malgaches bien sûr, des Marocains, des Libanais, des Tunisiens, des Sénégalais, des Tchadiens, des Egyptiens, des Saoudiens et même des Bessarabiens.

Le programme malgache n'était pas très différent de celui étudié en république de Dolizi. En Histoire par exemple, c'était la Traite négrière, la Colonisation, les Grandes guerres mondiales, les Grands empires africains, etc. En Géographie, il y avait l'étude des institutions multilatérales comme l'Union africaine, la Cedeao, la Sadec ; la lutte contre le sous-développement, les grandes endémies à l'instar du VIH sida ou le paludisme. En Instruction Civique les élèves devaient plancher sur la protection de l'environnement, la notion de vivre-ensemble, les fléaux sociaux comme la prostitution ou la promiscuité ; l'exode rurale, les migrations et bien entendu les réseaux sociaux. Et à ce sujet, il y aurait énormément à dire tant le téléphone mobile, avec ses multiples applications, avait révolutionné le monde. Positivement comme négativement.

Les jours s'écoulaient. Ramzi continuait son intégration à Dar el Islam. En classe il faisait des efforts pour donner le meilleur de lui-même tout en essayant tant bien que mal de surmonter les difficultés auxquelles il se confrontait. L'une d'elle était notamment liée à l'accent ou plutôt aux accents de ses élèves. Une multitude de nationalités se côtoyaient dans ses classes. L'accent qu'il avait le plus de mal à maîtriser était le malgache –"à couper au couteau"--, pour paraphraser les linguistes. S'exprimant rapidement, les malgaches fixaient les accents aigus où il en fallait un grave. Et parfois vice versa. Ce qui troublait énormément Ramzi. Il se trouvait alors obligé de "tendre l'oreille" lorsqu'un de ses élèves prenait la parole pour répondre à une question ou demander une permission quelconque.

Aussi, et à sa grande surprise, certains de ses élèves lui avaient dit qu'il possédait également un accent. Ce qui l'avait surpris et amusé. " L'enfer c'est les autres" se disait-il pour parodier Jean Paul Sartre dans son ouvrage *Huis-clos*. On croit toujours que les défauts ne sont que l'apanage des autres. Fort heureusement, ses enseignements étaient compris, ses méthodes –considérées ici comme révolutionnaires— acceptées ; le satisfecit fut général à la fin du premier semestre. Tant du côté des apprenants – principaux juges-- que par sa hiérarchie, notamment le plus téméraire d'entre tous, M. Anta, le Directeur.

Au-delà des enseignements, Ramzi Fontain avait remarqué que l'ambiance dans ses classes ici était toute autre. D'abord les enfants s'asseyaient par affinité raciale – peut être inconsciemment ou par reflexe— ; en particulier les ressortissants d'Afrique du Nord. Une attitude qui s'observait également dans la cour de récréation. Ensuite, les apprenants, en classe comme à l'extérieur, s'exprimaient beaucoup plus en Arabe, certainement par habitude. La majorité d'entre eux étant née à Dar el Islam, avaient donc comme première langue d'expression l'Arabe. Ceci expliquait peut être cela. Malheureusement cette mauvaise habitude impactait négativement sur la capacité de certains élèves à bien comprendre les leçons dispensées dans la langue de Molière. Enfin les élèves de l'EMID, du moins eux qui fréquentaient les classes de M. Fontain, étaient assez extravertis, moins timorés que ceux par exemple de Sibiti où il enseignait l'année d'avant. Ces petits garnements répondaient parfois aux questions sans se lever, tandis que d'autres n'hésitaient pas à apostropher les enseignants. Comportements inconcevables en Afrique où l'enseignant était demeuré le "maître". Le coupable d'une incartade pareille aurait tout de suite reçu une gifle. Sanction somme toute logique pour ce qui était considéré ici comme un manque de respect.

Last but not the least comme disent les anglo-saxons, les salles de classe étaient compartimentées en côté des filles et côté des garçons. La mixité étant interdite, en principe. Conformément aux règles strictes régies par l'islam rigoriste d'obédience wahhabite appliqué en Bessarabie, aucun mélange de genre n'était admis dans cette société assez fermée. Dans les bus, la partie avant était réservée aux hommes et la partie arrière aux dames. Dans les restaurants, on trouvait trois secteurs. Un pour les "single" (personne seule) mâle, un pour les "single" femme et un secteur pour couple. Bien que l'EMID ne respectât pas cette règle de la séparation stricte, les autorités se battaient tant bien que mal pour instaurer la séparation des genres au sein de l'école. C'est ainsi que les rangs constitués avant l'entrée en classe étaient formés séparément. D'un côté les filles arborant presque toutes des foulards -- d'autres étant parfois vêtues de leur abaya en plus de leurs uniformes-- et de l'autre les garçons. Il fallait limiter au maximum les contacts entre ces adolescents.

Mais, et comme l'avait constaté Ramzi, ces mesures n'empêchaient guère des relations amoureuses de naître. Ce qui était normal puisque les jeunes étaient en pleine puberté. Il n'était donc pas rare de voir des couples -- parfois de même sexe-- se former pendant les pauses ; certains échangeant subrepticement des attouchements ou baisers langoureux. L'amour était interdit, et les gamins le savaient bien. La moindre incartade était durement sanctionnée. Elle était passible d'une semaine de jours d'exclusion, au renvoi définitif de l'école. M. Anta y veillait personnellement. N'est-ce pas l'une des raisons pour lesquelles il avait fait installer des caméras de surveillances dans toute l'enceinte de l'école et qu'il regardait les écrans de contrôle à partir de son bureau ?

Comme on l'a dit, la Bessarabie était le pays du "politiquement correct". Tout devait se faire selon une certaine morale puritaine. Pas d'alcool, pas d'IVG, un habillement correct c'est à dire sans extravagance aucune, pas de flirt, la jeune fille devant se marier vierge et le garçon puceau... La virginité notamment était très scrutée ici. C'était comme de la phobie chez les parents ; la condition sine qanun pour donner un blanc-seing au mariage. "Et l'amour dans tout ça" ? se demandait Ramzi. Tous ces adeptes des règles strictes prenaient-ils en compte ce sentiment à la fois si trouble, si merveilleux, si douloureux, si triste, si imprévisible, et en même temps si gai, qu'est l'amour ?

Ramzi déduit que dans le royaume de Bessarabie, l'amour pur, l'amour charnel faisait peur. Il faisait surtout peur aux gardiens de la morale, incarnés ici par la police des mœurs ou motawa. Des personnages troubles et lugubres chargés de traquer les comportements "déviant", considérés à tort ou à raison comme maléfiques. On avait l'impression que ces motawa avaient pour but précis de contrôler l'amour, d'empêcher ce sentiment d'éclorre ; bref de l'interdire purement et simplement. Mais peut-on vraiment interdire un sentiment complexe qui naît sans être enfanté ? Qui surgit où on ne l'attend pas ? Qui apparaît sans crier gare ? Qui s'enflamme sans excitant ? Difficile à dire.

Cette brigade tant redoutée par les Bessarabiens sévissait en particulier le 14 février. Dans le monde judéo-chrétien cette date correspondait à la fête de l'amour. Les amoureux de tous âges en profitaient pour s'échanger des cadeaux. Des parfums aux téléphones derniers cris, en passant par des bagues en or ou simplement des bouquets de fleurs, tout était bon pour montrer à sa dulcinée ou à son homme qu'on l'aimait vraiment. C'était également la journée de renouvellement des vœux d'amour entre les partenaires. Les tatouages étaient souvent faits pour marquer l'événement. Les tourtereaux se pavanaient alors soit le long des rues, soit dans les jardins publics. Tout comme on notait une affluence considérable dans les restaurants, les hôtels ou les lieux de villégiature. Rami avait connu cette ambiance en Dolizi. Mais ici en Bessarabie, c'était un non-événement.

Le petit royaume du Golfe persique avait pratiquement banni cette journée de son calendrier. Il fallait éviter de faire le chantre de la culture occidentale corruptrice des mœurs. Sans exagération aucune, le 14 février était devenu un jour de répression pour les Motawa. Ils ratissaient toutes les villes du royaume pour dissuader toute velléité de célébration de l'amour. Mais c'était sans compter avec la témérité des amoureux. Ceux-ci trouvaient dès lors toutes sortes d'astuces et de prétextes, parfois fallacieux, pour fêter dignement cet amour interdit.

Mais contrairement aux plats ou à la culture, l'amour pur est universel. Il se fiche pas mal de la couleur de peau, de l'éducation ou du mode de vie. C'est un sentiment qu'on cache difficilement. Il est semblable à un serpent dans une poche. Soit il sort, soit il vous mord. La morsure étant parfois des grossesses indésirées. Un scandale dans ce pays aux "bonnes mœurs". Ici, très peu de parents donnaient une véritable éducation sexuelle à leur progéniture. Le puritanisme étant régi en règle. L'adolescent cherchait et trouvait lui-même son chemin. Fut-il bon ou mauvais. "Inch Allah". (Tout était toujours remis ici entre les mains du très haut). Et parfois, la rue se chargeait de cette éducation sexuelle. Une éducation parfois biaisée qui poussait le jeune garçon, considéré comme être supérieur, à souvent abuser des filles. Conséquence, la Bessarabie était un des pays où on trouvait un taux élevé de viols, malgré le trucage des chiffres. La majorité des exactions n'étant souvent pas révélée ; les familles et parfois la police préférant "noyer le poisson" à travers des petits arrangements à l'"amiable". On se trouvait vraiment dans le pays du "politiquement correct". Rien ne se réglait sur la place publique. Malheureusement, des jeunes filles portaient souvent les séquelles terribles et restaient parfois traumatisées le restant de leurs jours. Décidément, ce pays ne cesserait jamais de surprendre Ramzi Fontain.

Encore ému par les réalités locales, Ramzi décida de remettre ses réflexions à plus tard. Il fallait qu'il s'occupe de l'établissement de son iqama. La Bessarabie possédait en effet l'un des systèmes d'immigration les plus stricts au monde. On n'immigrerait pas ici comme dans les pays d'Europe ou

d'Amérique du Nord avec un simple visa d'entrée. Pour le faire dans le royaume de Bessarabie, il fallait au préalable recevoir l'invitation d'un parrain --appelé ici Kafil-- ou d'une entreprise en quête de main d'œuvre. Une fois le visa obtenu et les modalités de départ remplies évaluées à près de trois millions de Fcfa, vous étiez enfin admis dans le royaume. Les Bessarabiens avaient une longue tradition d'importation de main d'œuvre. Jadis ce furent les esclaves venus généralement de la corne de l'Afrique noire⁸. Puis au fil des années et à la faveur de l'abolition de cet odieux trafic, les esclaves noirs ont été remplacés par un personnel de maison rémunérés. Des travailleurs qui arrivaient majoritairement du Bangladesh ou du Népal.

Pays stable, la Bessarabie comptait une multitude de millionnaires. On trouvait même quelques milliardaires dans la famille royale, dépositaire du sol et du sous-sol riche en minerais et en hydrocarbures. Il était alors facile pour le Bessarabien moyen d'avoir un personnel à son service. D'ailleurs certaines familles en comptaient plusieurs. Un chauffeur, une cuisinière, un fleuriste, un gardien, une gouvernante ou même un coursier. Au fil du temps, plusieurs Bessarabiens, dont des princes, avaient constitué une véritable filière d'immigration plus ou moins clandestine. Ce qui les enrichissait encore plus. Grâce à ces revenus colossaux, ils profitaient pour voyager partout dans le monde et goûter aux plaisirs interdits chez eux. Les médias occidentaux ou turcs faisaient des reportages sur les nuits arrosées d'alcool de certains princes de Bessarabie. Quel paradoxe !

Une fois entré dans le territoire du royaume, le nouvel immigrant devait entreprendre des démarches pour obtenir l'iqama, le visa de travail. La date de péremption du visa tourisme de Ramzi approchait. Il était soucieux. Une fois ce délai expiré, il pouvait être inquiété à tout moment par la police. Il entama donc les démarches. Malheureusement la machine administrative était assez lente dans ce désert de Bessarabie. Ce qui lui rappela de mauvais souvenirs. Il se souvint avoir mis six mois pour se faire établir une carte nationale d'identité en Dolizi. Un vrai calvaire !

Chaque fois qu'il passait à Jawazat⁹ pour récupérer son iqama, on lui demandait de repasser le jour d'après. Un lendemain qui avait du mal à arriver. Et ce que Ramzi craignait finit par arriver. Deux jours exactement après l'expiration de son visa-tourisme, il fut contrôlé dans "Alajam" par la police d'immigration alors qu'il se rendait à son école. Ramzi tenta tant bien que mal d'expliquer aux pandores que ses papiers étaient en cours d'élaboration, en vain. La situation était d'autant plus compliquée que le policier ne comprenait aucun mot d'anglais et Ramzi aucun mot d'arabe. On était dans un véritable dialogue de sourds. Les paroles de l'officier commandant de cette brigade mobile le rassurèrent. Dans un anglais approximatif mais compréhensible, il expliqua au fils Fontain qu'il n'avait pas à s'inquiéter. On devait juste vérifier qu'il n'était pas entré dans le royaume de Bessarabie de façon clandestine.¹⁰

Malgré tout, on le conduisit au centre de la police où il fut momentanément incarcéré. Il avait remarqué lorsqu'on l'emmenait, que certains badauds – sûrement des étrangers--, s'enfuyaient à l'approche du

⁸L'Histoire nous apprend d'ailleurs que Bilal, le premier muezzin, fut un esclave venu d'Abyssinie. Affranchi par le khalife Aboubakar, il devint l'un des compagnons du prophète Mohammad.

⁹Jawazat était le centre agréé pour l'établissement de l'iqama, le permis de séjour longue durée.

¹⁰A l'instar d'autres monarchies du Golfe, la Bessarabie subissait une forte immigration illégale. Les autorités avaient décidé de sévir et de limiter cette pratique qui allait en s'accroissant.

convoi de la police d'immigration. La peur d'être rapatrié certainement. Pour de nombreux immigrés, cela signifiait la fin d'un rêve, voire l'échec d'une vie. La risée de tous. Le retour au pays, bredouille étant parfois pire que la mort.

En personne avertie, Ramzi comprenait mieux que quiconque l'attitude de ces jeunes hommes qui détalait à l'approche de la police. Il savait que des familles –généralement très pauvres– réunissaient de l'argent pour payer le voyage à un des leurs. Ce dernier se devait de réussir par tous les moyens afin d'aider ceux restés au pays. L'échec n'était donc pas accepté. D'ailleurs certains immigrés qui se faisaient expulser n'avaient pas le courage de rentrer chez eux. Ils préféraient déposer leurs malles ou ce qui en tenait lieu, dans un pays voisin. La honte de l'échec ? La peur de représailles ? Parfois c'était tout cela à la fois. En république de Dolizi, on appelait ces immigrés les "looser"¹¹ ou "ancien parigo"¹²

Ramzi était arrivé manu militari au centre de rétention où il fit "connaissance" avec une cinquantaine d'autres interpellés. Les policiers procédèrent rapidement au remplissage des formulaires : noms, prénoms, numéros de visa et/ou de passeport. Puis il fallut faire le tri entre les interpellés. Un exercice qui se faisait dans une salle lugubre, mal éclairée, avec des toilettes d'une saleté repoussante. Cette salle n'était en rien différente des cellules d'incarcération qu'on rencontrait en Dolizi. Un nouveau paradoxe pour ce pays pourvu d'autant d'argent. On était en posture de se demander si les autorités de Bessarabie avaient entendu parler de la notion de Droit de l'Homme. Ramzi demeurait perplexe. Pendant le tri, il constata qu'il était le seul Dolizien parmi la centaine de Pakistanais, de Bangladeshi, de Somaliens ou de Yéménites. Cette étape fut suivie par le transfert en bus vers Chimezine pour la vérification des informations recueillies chez les interpellés. En fait, comme le lui avait dit l'officier de police qui l'avait interpellé, il était question ici de vérifier si le migrant "était dans le système", s'il était entré dans le royaume de façon légale.

La procédure consistait à relever notamment les empreintes digitales. Si le voyant lumineux était vert, le migrant était autorisé à rester dans le territoire. Si le voyant était rouge, on lui passait aussitôt les menottes. Il était alors transféré dans une salle d'attente où le processus d'expulsion s'enclenchait. On lui autorisait alors à passer quelques coups de fil.

En parlant de coup de fil, Ramzi en avait reçu deux d'une de ses supérieures hiérarchiques. Madame Bhutto, responsable à l'EMID de la Comptabilité, s'inquiétait de son absence. Ce qui l'avait beaucoup ému. Rapidement, il l'avait informée de l'imbroglio dans lequel il se trouvait ; tout en évitant de l'alarmer. C'est aux environs de vingt heures que le calvaire de Ramzi et de certains de ses acolytes s'acheva. Au grand soulagement de ses frères qui l'avaient assisté tout au long de ce périple. Il restait maintenant à accentuer la pression sur Jawazat. Nonobstant ces multiples pressions, ce n'est qu'au bout d'une semaine de l'interpellation de Ramzi que le sésame sortit. Heureusement qu'il n'avait plus été contrôlé par la police.

M. Anta lui avait déconseillé d'ébruiter cette mésaventure. Cela ne ferait pas bonne impression pour l'établissement scolaire et pour l'image même de M. Fontain, si cette histoire était sue. Les parents

¹¹Un looser est un perdant. Quelqu'un qui a la réputation d'échouer dans tout ce qu'il entreprend.

¹²Un parigo est quelqu'un qui a vécu à Panam ou Paris. Et par extension en Occident.

comprendraient mal qu'un enseignant fût incarcéré. Ils seraient capables de demander le renvoi de M. Fontain !

Débarrassé de l'épine iqama, Ramzi était davantage concentré et motivé plus que jamais. Ses élèves profitaient beaucoup de cette verve retrouvée. De retour à la maison, Ousman lui apprit qu'une dame cherchant un enseignant de français l'avait appelé. Ses deux filles inscrites en classes de première ne maîtrisaient pas le commentaire composé. Elles avaient besoin des cours complémentaires particuliers.

Dans le système éducatif français, l'enseignant de Lettres donnait aussi bien des cours de grammaire, d'orthographe que de littérature ou encore de philosophie. Ramzi avait la chance de maîtriser toutes ces disciplines. Il se souvint des cris et des coups de fouets de ses éducateurs qui le motivaient à bien étudier ses leçons. Un mal pour un bien, se disait-il aujourd'hui. Pour le cas d'espèce, Ramzi devait réussir à faire comprendre le commentaire composé à Malika et Benazir. Cet exercice était avec la contraction de texte et la dissertation, l'une des trois disciplines de littérature appelées à être étudiées en classe de première. Le "CC" comme les élèves le surnommaient, était un exercice particulier en ce sens que les apprenants se devaient de maîtriser non seulement les noms des auteurs Français ou Européens, mais aussi les fameuses figures de styles, les focalisations ou les mouvements littéraires. Sans oublier d'autres techniques et règles que certains enseignants n'avaient pas toujours le temps ou les compétences requises pour en expliquer aux élèves.

Le rendez-vous entre Dame Soumia et Ramzy était fixée le jeudi 13 octobre. Ousman avait tenu à l'accompagner ; Ramzi ne maîtrisant pas le quartier résidentiel Tripolytaine, encore moins le domicile de ses nouveaux employeurs. Dar el Islam, à défaut d'être une belle ville comme l'avait déjà constaté le fils Fontain, était aussi immense. Plus de trente quartiers la constituaient. Impressionnant !

Comme convenu, le néo islamois et son frère, accompagnés d'un ami véhiculé, étaient devant l'hôpital Marwan dès 16 heures précises. Au bout de quelques minutes un coup de fil les sortit de leurs causeries. C'était dame Soumia. Elle s'emmenait. Deux minutes après, elle leur tendait la main en guise de bonjour et de bienvenu. Les civilités effectuées, elle demanda à Ramzi de la suivre. "La maison n'est plus éloignée" dit-elle. Au long du bref parcours, Ramzi cogitait. Il était intrigué par cette dame simple et polie qui leur avait tendu la main pour les saluer. Un mini événement dans ce pays. En Bessarabie en effet, la femme n'est pas habilitée à serrer la main d'un homme autre que celle de son mari ou son proche parent. Pour faire la conversation, il lui posa la question. Avec sa voix posée, douce et emprunte de modestie, dame Soumia lui répondit qu'elle venait du royaume de Zerouan où on n'était pas astreinte à cette règle imposée en Bessarabie. Dans son pays expliqua-t-elle, l'islam n'est pas rigoureux et les femmes y jouissent déjà d'un certain nombre de libertés. "Pas comme ici", finit-elle, alors qu'ils s'immobilisaient devant l'ascenseur d'un bel immeuble aux murs carrelés. Elle résidait au 4^e niveau. "Attention monsieur, l'ascenseur fait souvent des siennes. On est alors obligé d'emprunter les escaliers", souligna-t-elle en souriant.

Le dressing où Ramzi avait été introduit était assez simple. Mais surtout il était propre et assez bien rangé. Quelques fauteuils, l'immanquable climatiseur, une table à manger, un box de Wi-Fi pour la

connexion internet, constituaient le décors. Un rapide coup d'œil lui permit de voir une photo murale du couple Ghezzal en compagnie de leurs trois enfants.

Ramzi fut installé à la table à manger qui, pour les besoins de la cause, s'était transformée en table d'études. Au bout de deux minutes, les deux demoiselles de 18 et 16 ans, sortirent de leur chambre et vinrent s'installer à table. A la suite des échanges de politesse, le premier cours débuta. Ramzy commença par rassurer Malika et Fatima. D'abord en leur rappelant le bien-fondé des études. Puis en essayant de démystifier le "CC". Un "exercice plutôt simple et facile à maîtriser pour peu qu'on respecte les consignes et qu'on fasse montre de volonté", souligna Ramzi. Ensuite la leçon s'était poursuivie avec la révision des fondamentaux du "CC", notamment les figures de style, les champs lexicaux et sémantiques. Au bout de deux heures, le cours s'acheva.

C'est en sirotant le thé de Zerouan, servi par la maîtresse de maison que Ramzi comprit qu'il avait marqué l'esprit de ses apprenantes. Elles avaient affirmé sans ambages que la leçon s'était bien déroulée et qu'elles avaient apprécié sa méthode de travailler. Ramzi était soulagé et ravi. Il pensa à Ousman qui lui avait dit : « Chez ces gens-là, le premier cours pouvait se transformer en dernier. Il faut donc bien t'y prendre et travailler sérieusement ». Il parlait en connaissance de cause puisque vivant depuis plus de cinq ans à Dar el Islam, il dispensait assez longtemps déjà des cours particuliers. Après avoir élaboré l'emploi du temps, soit deux séances hebdomadaires, Ramzi reçut sa paie des mains de dame Soumia. Elle était si méticuleuse qu'elle mettait les billets de banque dans une petite enveloppe douillette blanche qui plut beaucoup à Ramzi. Il quitta le domicile de dame Soumia avec le rendez-vous de se revoir le mardi suivant.

C'est après avoir dépensé la moitié de sa paie du jour qu'il avait fini par regagner son domicile. Par naïveté ou par ignorance, il n'avait pas su négocier la course avec le taxi. Le chauffeur, yéménite cette fois-ci, l'avait carrément spolié. Curieusement Ramzi ne s'en était pas trop offusqué. Les premières fois étant toujours ainsi, se dit-il, stoïque.

Les jours s'écoulaient paisiblement à Dar el Islam. A l'EMID, Ramzi s'accoutumait tant bien que mal. Il avait pris l'habitude lorsqu'il avait cours particulier à Tripolitaine, de prolonger son séjour sur le campus connecté au Wi-Fi. Il profitait alors via l'application imo de son téléphone Android, pour appeler Dolizi et recevoir des nouvelles. Ou alors il échangeait par le biais de l'application wazap. Avec soma, messenger ou Facebook, ces applications étaient contenues uniquement dans les smartphones. Un genre de téléphone intelligent dont la marque américaine 'Apple' avait produit le premier modèle en 2007. Aujourd'hui d'autres entreprises s'étaient lancées dans la fabrication de ces téléphones très prisés. Entre autres, Motorola, Samsung de Corée du Sud, Sony du Japon, Nokia de Finlande ou Huawei de Chine. Et comme d'habitude l'Afrique était absente de cette course à l'innovation.

Les séances de cours étaient devenues plus intenses. Les filles faisaient des efforts et cela se ressentait au niveau de leurs notes. Ce qui soulageait Ramzi et rassurait dame Soumia. En retour, elle continuait de se plier en quatre pour satisfaire le répétiteur de ses enfants. C'est ainsi qu'à la fin de chaque séance, elle offrait toujours des gâteaux à Ramzi ou des tartes qu'elle concoctait elle-même. Au départ, Ramzi en fut

très gêné. Mais dame Soumia le faisait avec tellement de gentillesse qu'il finit par s'habituer à ces petites gâteries.

Les semaines suivantes, Ramzi remarqua avec beaucoup de tristesse que dame Soumia prenait beaucoup de médicaments. Certains contre les migraines, d'autres contre la dépression ou la tension. Sans avoir besoin d'explications, il comprit que dame Soumia n'était pas si épanouie qu'elle ne voulait le montrer. Elle semblait vraiment mal dans sa peau comme on dit. Apparemment sa seule raison de vivre était ses trois enfants, Malika, Fatima et Youness le benjamin, inscrit en classe de 4^e au lycée français de Dar el Islam, comme ses ainées, mais en section garçons.

Youness était redouté par ses sœurs qui le trouvaient taquin et turbulent. Passionné de jeux vidéo et de football qu'il pratiquait par ailleurs, il se comportait comme de nombreux garçons de son âge. Ramzi avait compris qu'il cherchait en fait à s'imposer comme tous les mâles ; à affirmer son autorité, à "marquer son territoire". Curieusement il était très attaché à sa mère et semblait la contrôler. N'était-ce pas la manifestation palpable du complexe d'œdipe ? Ramzi en était certain. Le mal-être de dame Soumia se confirma dans l'esprit de Ramzi lorsqu'il apprit qu'elle fréquentait assidûment l'hôpital pour des problèmes de nerfs. Souffrait-elle de claustrophobie ? Quel rôle jouait son époux dans la crise qu'elle traversait ? Était-elle victime d'un manque d'amour ? Difficile à savoir : le cœur de la femme étant toujours plein de mystères.

Ramzi était persuadé de la justesse de ses questionnements. En fait, la confiance aidant, la langue de dame Soumia commença à se délier et au fur et à mesure, elle se confiait à Ramzi. Il apprit qu'elle était âgée de 48 ans ; qu'elle était mariée –comme il pouvait le constater sur les photos murales-- depuis une vingtaine d'années ; qu'elle avait rejoint son époux ici à Dar el Islam depuis dix ans ; qu'elle avait toujours du mal à s'adapter à sa vie en Bessarabie ; qu'elle était dépressive, d'où la batterie de comprimés qu'elle absorbait.

Le temps justement faisait son bout de chemin. Curieusement, malgré les visites régulières chez les Ghezzal, Ramzi ne savait toujours pas à quoi ressemblait effectivement dame Soumia. Elle était en effet toujours vêtue d'une longue robe qui ne dévoilait aucune partie de son corps ainsi que d'un foulard qui ne laissait qu'apparaître un visage fin mis en perspective par des lunettes transparentes. Le déclic s'opéra lorsque par inadvertance, il avait regardé le téléphone de dame Soumia posé non loin de lui sur la table. Un message sms avait allumé l'écran de veille qui laissait apparaître une photo d'elle. Et bien malgré lui, il avait jeté un coup d'œil furtif.

Superbe. C'est le premier mot qui était venu à l'esprit de Ramzi. En l'espace de quelques secondes, il aperçut une longue chevelure brune qui tombait sur les épaules. Ce qui laissait apparaître une femme vraiment jolie. Les artistes auraient dit qu'elle est un objet d'art bien sculpté. Les contours de son visage étaient si lisses que Ramzy douta vraiment de l'âge de dame Soumia. "Franchement cette dame en fait 22". Pensa immédiatement Ramzi avec un sourire en coin.

Il faut reconnaître qu'avec son mètre soixante, un visage mince, des dents correctement alignées et très blanches, elle était vraiment bien assortie. Les lunettes et la huitaine de rides qui commençaient à gagner ses joues, ne dénaturaient en rien sa beauté demeurée juvénile. Au bout de plusieurs mois de

fréquentation quasi hebdomadaire, la relation entre Dame Soumia et Ramzi évolua considérablement. Elle lui confia notamment que monsieur Redouane – son époux— était allé en mission pour une durée qu'elle ne maîtrisait guère. Une habitude ici, souffla-t-elle. En Bessarabie, l'homme n'était pas astreint d'informer sa femme de ce qu'il entreprenait ou devait entreprendre. "Monsieur", comme elle l'appelait, était maître d'hôtel dans un bateau militaire de l'armée marine du royaume de Bessarabie. Selon elle, Redouane allait parfois pour une semaine ou pour six mois. Elle n'en savait jamais rien. Elle était la femme et se devait simplement d'attendre. Il paraissait évident que c'était le sort réservé à la gent féminine ici !

Peu à peu la relation entre dame Soumia et Ramzi se renforça pour se transformer carrément en complicité. Du vouvoiement, ils étaient passés progressivement au tutoiement. Ramzi était devenu cette oreille là qu'elle n'avait presque jamais eue. Elle se confiait de plus en plus et avec peu de retenue, surtout par le biais des sms. Tout y passait. Ses soucis avec ses enfants notamment son dernier qui semblait peu intéressé par les études ; sa vie à Dar el Islam qu'elle trouvait ennuyeuse ; ses rapports controversés avec sa famille maternelle qui semblait se soucier peu de son sort ; ses soucis de santé, l'égoïsme de certaines de ses rares amies qui avaient finir par la rendre antipathique... Par contre, sa relation avec Mr n'était jamais abordée. Le déclic se fit lorsque ramzi lui demanda pourquoi elle se médicamentait autant.

C'est tard le soir qu'elle avait consenti à en parler avec son "oreille attirée" comme elle surnommait désormais Ramzi. A son habitude, elle opta pour les sms. Apparemment, il était plus facile pour elle de se confier par ce canal, surtout que la présence physique de l'interlocuteur n'était pas imposée. « Je suis gênée de vous en parler, débuta-t-elle, mais sache que mon mariage a été tout sauf ordinaire. Quand j'étais petite fille à Zerouan, je rêvais d'épouser un prince charmant dont je serais amoureuse et qui m'emmènerait sur son cheval blanc. (La phrase était suivit d'un sticker¹³qui montrait qu'elle en était amusée¹⁴). Mais poursuivit-elle, je me suis retrouvée mariée avec un homme qui était l'anti-héros même. Certes il a toujours été très attentionné, poli, peut être amoureux de moi, mais franchement il n'était pas mon genre d'homme. Notre mariage doit beaucoup à mon frère aîné qui était et est d'ailleurs toujours son ami ».

Après un intermède provoqué par un appel, elle continua sa confession. « Quand je l'ai rejoint ici en Bessarabie –il y vivait déjà depuis plus de cinq ans--, la situation s'empira. J'étais confinée à la maison sans possibilité aucune de me mouvoir. Attitude d'autant plus difficile que je travaillais déjà comme secrétaire administrative à Zerouan puisque j'ai fait deux années d'études à l'université. » Un laps de temps passa, provoqué sûrement par un léger problème de connexion. « J'étais devenue sa propriété, sa chose dont il devait disposer comme il le voulait. J'étais victime d'insultes et de réprimandes diverses. La pire des situations est qu'il m'enfermait à la maison avant d'aller à son travail. Telle une prisonnière, je restais cloîtrée entre 5 heures et 19 heures, sans possibilité de m'enfuir en cas d'incendie ou de catastrophe quelconque ». Son interlocuteur devina qu'elle était très émue, certainement aux larmes.

¹³Les sticker sont des représentations matérielles et imagées de sentiments oraux. Le rire est symbolise par une tête d'homme qui sourit; la tristesse par une tête larmoyante, etc.

¹⁴Le rire comme on le sait, est le médicament du désespoir.

Ramzy avait du mal à croire en ce qu'il lisait. Alors qu'il s'apprêtait à lui demander pourquoi Mr agissait ainsi, un sms arriva. « D'après lui, c'était pour mon bien qu'il agissait de la sorte. A l'en croire, les Bessarabiens n'hésitaient pas à s'en prendre aux jeunes et jolies femmes étrangères comme moi. Il agissait donc par simple prudence. En fait, et je suis maintenant quasi sûre, il agissait plus par simple jalousie et par autoritarisme. Mr avait très vite compris que nous vivions un mariage de convenance. Il voulait ainsi marquer son territoire en se montrant protecteur. Surtout que l'éducation qu'il avait reçue était semblable à celle qu'on inculque au garçon dans le royaume de Zerouan ».

Ramzi se souvint que le Marocain Taher Ben Djelloul ou l'Algérien Yasmina Kadrar avait fait mention de ce type d'éducation dans certains de leurs ouvrages. Le garçon, d'abord très désiré, est considéré comme le petit chef. Il doit être respecté de tous et surtout de toutes. Puis, ses desiderata doivent être satisfaits, parfois par tous les moyens. La femme quant à elle, n'a pas droit au chapitre, son avis ne comptant pas ou très peu. Elle demeure la compagne, l'épouse, la génitrice, la consolatrice, le souffle douleur ! Une posture renforcée par une interprétation erronée du coran qui demande soumission absolue à la femme.

Le jeune Africain lisait, tantôt confus, tantôt amusé, tantôt scandalisé. Il comprit que dame Soumia souffrait vraiment le martyr. Ce besoin de se confier était plus que nécessaire. La confession étant un excellent médicament contre le mal-être. Elle libère l'âme en perdition, comme le disent les prêtres.

-Aimez-vous votre mari ? Avait demandé Ramzi à brûle-pourpoint. Il savait, peut-être par naïveté, que cette union entre deux êtres qu'est le mariage, reposait sur des piliers ; l'un des plus importants étant l'amour. A la suite de ces propos de dame Soumia, il déchantait rapidement. Il avait compris qu'il était loin de la plaque. Il eut donc l'impression que sa question avait pris dame Soumia de court. Surtout que par une sorte de solidarité masculine, il trouvait tant bien que mal des circonstances atténuantes au comportement de Mr. Mais dans l'optique de la rassurer, Ramzi lui disait régulièrement et sous forme de refrain qu'il est "ses oreilles" et que son deuxième prénom est "silence". Une qualité loin d'être partagée en Bessarabie où très peu de gens savaient garder un secret.

-Tu veux vraiment le savoir ? avait-elle ouvert la conversation le jour d'après. Ce qui avait surpris Ramzi car elle entamait rarement le dialogue sans souhaiter "Salam alekoum" ou "Bonjour mes délicates oreilles". Ramzi feint d'ignorer de quoi elle faisait allusion. Après tout, un jour avait passé. Sa question n'était plus d'actualité. Il s'en voulait d'être allé aussi loin dans cette conversation qui était demeurée jusqu'ici très courtoise. Quoique.

-Pardon ? reprit-il

-Je demande si tu veux vraiment savoir si j'aime mon époux. C'est la question que tu m'as posée hier non ?

-Oui madame, répondit Ramzi. Mais je crois que je suis allé un peu trop loin. Désolé, c'est votre vie privée. Donc je pense que...

-Ma réponse va peut-être te surprendre. Elle avait coupé Ramzi, certainement pour éviter qu'il soit davantage embarrassé. En fait, poursuivit-elle, je ne m'étais jamais vraiment posée la question. C'est la

raison pour laquelle je ne t'ai pas répondu hier. Ta question m'avait prise de court et bouleversée. Elle est vraiment profonde. Tout ce que je peux dire est que je me suis mariée et j'ai trois enfants. Ce qui est sûr, le socle de mon mariage ne repose pas sur l'amour. Peut être sur la considération, puisqu'il fait des efforts pour que je ne manque de rien. Ou alors sur la normalité des choses. Ce naturel qui voudrait qu'une femme ayant atteint la vingtaine doive se lier à un homme. Ramzi faisait face à un véritable raisonnement philosophique de la part de son interlocutrice. Il était amusé par l'attitude de Soumia qui vivait avec un homme sans avoir jamais su si elle en était amoureuse ou pas. Anticipant la question de Ramzi, elle ajouta :

-Pendant qu'on y est, je ne me souviens pas avoir été un jour jalouse de mon homme, même si je sais qu'il fréquente sûrement d'autres femmes – Comme beaucoup d'hommes, appuya-t-elle pour taquiner un peu son interlocuteur. Jusqu'ici, je lui suis toujours restée fidèle ; tout comme je me suis toujours contentée de mener ma petite vie stressante. Je vis uniquement pour mes enfants. Pour eux, j'ai sacrifié beaucoup de choses y compris peut être mon propre bonheur. Tu me suis là, monsieur Ramzi ?

Elle interpellait Ramzi comme c'était l'habitude au Proche Orient, par son prénom. D'ailleurs sur les pièces d'identité on mentionnait le prénom puis le nom et la religion. Ce qui était différent en république de Dolizi ou Fontain était originaire.

-Je vous suis bien jolie madame. Mais franchement je ne voulais pas vous embarrasser. Je...

-Ne t'en fait pas. Au contraire, ça me fait du bien d'en parler. Crois-moi, ça me fait du bien d'échanger avec toi. Jamais je n'avais autant parlé de moi à quelqu'un. Pour détendre l'atmosphère, Ramzi l'interrompit :

-Je suis qui donc ???

-Mes délicates oreilles, répondit-elle en souriant.

De plus en plus à l'aise au cours des échanges, dame Soumia informait régulièrement Ramzi de son quotidien. Mais jamais ou très rarement en présence des enfants. Ils ne comprendraient pas cette familiarité soudaine. Certes, elle restait très attentionnée lorsqu'il arrivait pour les cours, mais ne faisait jamais de geste en trop ou maladroit. Il ne fallait pas attirer l'attention. De même, Ramzi continuait de mener avec sérieux et abnégation le travail pour lequel il avait été convié dans cette famille.

Les relations entre dame Soumia et Ramzi prirent une nouvelle tournure lorsque celle-ci avait appris le deuil de la mère de Khadija, sa meilleure amie vivant à Zerouan. Elle fut très déçue par l'attitude de Mr après qu'elle l'avait informé. Il lui avait répondu de façon piteuse au téléphone que ce n'était pas une raison de s'alarmer. La disparue n'était ni la première ni la dernière à mourir. L'horreur !

Ce n'est que deux jours après qu'elle avait informé Ramzi du deuil et de la douche froide reçue de son mari. Elle en voulut à Ramzi de ne s'être pas connecté pendant le week-end. C'est pratiquement au bord des larmes qu'elle avait narré ces douloureux événements à son désormais "conseiller psychiatrique".

-Tu te rends compte qu'il m'a pratiquement "assassinée" lorsque je lui ai parlé de cette triste nouvelle. Il sait pourtant que cette dame était comme une seconde maman pour moi.

Il faut relever que bien que cadette d'une famille de cinq enfants, Soumia avait grandi au royaume de Zerouan en compagnie de sa voisine et amie Khadija. Par la force des choses, elle était devenue plus qu'une sœur pour Soumia. Adolescentes, elles avaient fréquenté la même école primaire, mangeaient et jouaient ensemble. Plus tard Khadija était devenue sa confidente. L'unique jusqu'ici avant Ramzi, avait-elle précisé. C'est le mariage de l'une comme de l'autre qui les avait éloignées. Malgré le départ de Soumia pour la Bessarabie, elles étaient restées proches par le biais notamment des réseaux sociaux. Mais elle ne lui parlait pas de ses problèmes de foyer. Ça relevait disait-elle, de la sphère intime propre à chaque couple.

Elle vivait donc un mini drame. Ramzi comprit qu'elle restait très attachée à la mère de sa meilleure amie et essaya tant bien que mal de la reconforter. L'amour d'une mère, fut-elle une seconde, est indéfectible et ne s'éteint jamais. Ramzi était mieux placé pour comprendre à quel point Soumia était meurtrie. Lui-même n'avait-il pas perdu sa génitrice pendant sa tendre adolescence ?

Cet épisode lui permit aussi de comprendre qu'il occupait désormais une place non négligeable dans la vie de dame Soumia. En guise de gong marquant la fin de cette conversation, elle dit :

-S'il te plaît, ne te déconnectes plus jamais. Tu ne peux pas savoir à quel point j'ai voulu me confier à mes "délicates oreilles" ce week-end. Je me sentais vraiment mal. J'ai dû avaler une dose de calmants pour atténuer ma douleur.

-C'est promis, dit Ramzi. Mais promets-moi aussi une chose.

-Je t'écoute, soupira dame Soumia

-Tu cesseras de déprimer et tu retrouveras la joie de vivre.

-Je vais essayer, très cher. En passant, je suis désolée de t'agacer avec mes soucis familiaux. J'oublie parfois que tu es le prof de mes enfants. Mais crois-moi, ta disponibilité et tes conseils me touchent énormément. Je t'en remercie sincèrement.

- Tu n'as pas à me remercier. C'est naturel. Surtout que chez moi dans ma forêt africaine, l'entraide fait partir du quotidien. La psychologie ne nourrit pas trop son homme. C'est chacun qui se confie à un autre lorsqu'il rencontre des difficultés. Raison pour laquelle le taux de suicide est proche de zéro. Pourtant ce ne sont pas les causes qui manquent. En Dolizi on naît, grandit et meurt dans la gaieté. Il n'y a pas trop de place pour la tristesse dans nos moeurs bantoues. D'ailleurs dans nos sociétés traditionnelles, la disparition d'un être se fête. L'Homme ne meurt pas. Il retourne simplement auprès de ses ancêtres. Il sembla détecter un sentiment d'envie dans la voix de sa correspondante. Il n'y avait pas que du mauvais en Afrique noire, pensa-t-il fièrement.

La fréquence des échanges allait en s'accroissant. Devenant pratiquement intimes. Ils avaient surtout lieu entre 7 heures –heure du départ des enfants pour l'école— et 14h et demie, heure de sortie des

classes en Bessarabie. Naturellement, les conversations étaient entrecoupées par les périodes de cours de Ramzi. Il avait continué à l'appeler "jolie madame" ; ce qui la ravissait vraiment. En retour, elle avait commencé à appeler Ramzi "mon beau prof", ou encore mon "beau romancier". Il faut reconnaître que c'était à dessein. Le fils Fontain ayant pris l'habitude de la réveiller avec des mots doux et touchants du genre « la clarté de votre visage n'est que le reflet de la pureté de ton âme, Soumia . Bonjour». Ou encore : «Lorsque tu es mélancolique, le ciel de Dar el Islam est sombre. Il ne scintille que quand tu arbores ton plus beau sourire, jolie princesse ». Ce qui la rendait vraiment gaie et la sortait souvent de sa torpeur. Ramzi jouait à merveille son rôle de consolateur et de distributeur de bonne humeur.

Cette proximité naissante poussait Ramzi Fontain à se poser des questions. Était-il normal qu'il échange avec cette dame, mariée de surcroît ? Manquait-elle vraiment avec qui soulager son âme meurtrie ? Pourquoi lui ? Qu'est-ce qui se passait dans son fort intérieur ? Tombait-il amoureux ou alors éprouvait-il simplement de la sympathie, voire de la compassion pour Dame Soumia ?

Apparemment, dame Soumia se posait les mêmes questions. Elle dut avouer à Ramzi qu'elle ne parvenait plus à passer une journée sans penser à lui. D'ailleurs, précisait-elle, elle attendait avec impatience les jours de cours particuliers pour le voir et admirer sa prestance. Aussi, le jeune Africain avait remarqué que le sourire qui le recevait maintenant devenait plus chatoyant. Mais Ramzi rangeait ces attentions dans le cadre de l'amitié pure. Avait-il peur que ce fut l'amour ? D'autant que celui-ci semblait interdit ? Il refusait exprès de voir la réalité. Les gestes affectueux de dame Soumia devenaient de plus en plus explicites. Elle avait demandé à Ramzi de ne plus l'appeler madame. Soumia convenait mieux. Le Dolizien décela des signes qu'on qualifierait volontiers d'annonceurs. Annonceurs de quelque chose de profond qui naissait et qui, paradoxalement était tout aussi effrayant.

Le moins qu'on puisse dire est que l'amour faisait peur ici dans le désert de Bessarabie. Non pas que ce sentiment fut une denrée rare, mais simplement qu'il semblait être interdit d'éclore. Il subsistait trop d'obstacles dans celui qui naissait présentement entre Ramzi et Soumia, deux personnes que tout ou presque opposait. Ils en étaient tous deux bien conscients. Qu'en penseraient les gens dans ce pays truffé de préjugés, du "politiquement correct". Lui, trentenaire, situation financière précaire, noir de peau, originaire d'Afrique subsaharienne notamment de Dolizi, l'un des pays les moins avancés du monde. Elle, 48 ans, blanche, de la "middle class", en couple, originaire de Zerouan, pays émergent au même titre que la Turquie ou le Mexique. Indubitablement, cette idylle serait considérée ici comme un tsunami.

En confiance désormais, Soumia semblait ne plus trop se soucier des turpitudes de sa conscience. Pieuse, elle était jusqu'ici torturée par la punition divine qui semble souvent s'abattre sur les mécréants. Tout comme elle pensait dorénavant que l'amour comme toute autre chose est une création divine. Elle était décidée à se donner une chance d'aimer vraiment. C'est la première fois, affirmait-elle, qu'elle sentait son cœur palpiter en présence d'un homme. Et cet homme n'était autre que Ramzi Fontain.

Au fait, qu'appréciait-elle chez cet homme d'environ un mètre soixante-quinze, avec un visage aux contours bien dessinés, et qui plus est "avait troublé son sommeil" comme elle disait ? Certainement plus, la disponibilité de son partenaire. Elle lui disait constamment qu'il savait l'écouter. Ce qui était peu dire. Dans un français correct –pour une arabophone– elle était capable de parler à Ramzi pendant une

bonne vingtaine de minutes. Ce dernier l'écoutait attentivement tout en lui prodiguant des conseils ou en la lui racontant des pitreries. Il ne manquait jamais de lui préciser que la vie est simple, courte et qu'il n'y avait guère de place pour la tristesse. "Sache, chère Soumia que l'on ne vit pas deux fois et qu'on a jamais pleuré un mort éternellement", ne cessait de lui dire avec humour Ramzi. Un humour qu'elle appréciait beaucoup. D'autant plus que le jeune enseignant n'était pas avare en petites histoires croustillantes et marrantes qui la permettaient de déstresser. Une qui l'avait particulièrement amusée est celle de ces jeunes garçons qui ont la mauvaise manie de manger l'assiette de nourriture et de toujours terminer par le morceau de viande ou de poisson.

Et Ramzi lui-même, faisait partie de ceux-là. Une mauvaise habitude qu'il s'efforçait d'abandonner depuis qu'il avait été victime d'un incident certes amusant, mais traumatisant. « Je devais avoir 17 ou 18 ans lorsque je décidai d'abandonner cette manie, commença-t-il. Car, alors que j'avais débarrassé mon assiette de tous les grains de riz qui constituaient mon repas, y compris ceux qui se trouvaient sous le morceau de viande, ma petite amie est entrée à l'improviste. Et en guise de bonjour, elle avait mon morceau de mouton braisé dans sa bouche. Je fus contraint d'esquisser un sourire gris. Dépité. » Ramzi avait juré qu'on ne l'y prendrait plus. Depuis lors, il débute ses repas par le morceau de viande.

Il faut souligner que manger de la viande ou du poisson frais à Mantoun, le village de Ramzi en république de Dolizi, était chose rare. Seuls les nantis ou les familles de chasseurs se permettaient ce luxe. Ramzi se souvint que l'on préparait du poulet au domicile familiale qu'à l'occasion des fêtes de l'Ait, de Noël ou pendant les cérémonies de mariage. Des efforts surhumains étaient alors consentis. Ces petites histoires comiques poussaient parfois Soumia à rire aux larmes. Ce qui fait qu'elle était chaque jour un peu plus détendue, et demandeuse. Heureusement Ramzi avait une gibecière pleine de blagues caustiques qu'il lui racontait à chaque occasion. Parfois c'était aux heures avancées de la nuit. Soumia ne s'en lassait plus. Il prenait soins de toujours achever ses sms par un cœur rouge. En retour, elle lui disait à chaque fois : "Tu vas me rendre folle. Merci pour ces magnifiques moments que tu me fais passer. Bisou"

Ramzi avait compris que tous deux étaient dans la nasse. Soumia, comme il semblait le craindre, était tombée amoureuse de lui. Elle avait pris le courage de lui faire un appel vidéo pour lui de vive voix : « Je t'aime Ramzi Fontain ». Le moins qu'on puisse dire est que cette déclaration ressemblait au franchissement du Rubicon. Et le franchir n'avait pas été chose facile. Pour lui, elle avait été obligée de surmonter toutes ses peurs et de transgresser toutes les lois de la moralité liées à son statut. Bref elle avait fait un exploit. Semblable à une médaille d'or aux cent mètres pendant les jeux olympiques !

Comme débarrassé d'un poids au sens propre comme au figuré, Soumia lui racontait chaque jour un peu plus sa vie. Il apprit ainsi que l'un de ses rêves avait toujours été d'épouser un artiste ou un intellectuel. « Quelqu'un qui saurait lui écrire de beaux poèmes langoureux ; qui lui conteraient fleurette en permanence et qui l'aimerait et la respecterait en tant que femme ». Des qualités qu'elle avait, paraît-il, trouvées chez Ramzi.

A défaut de lui écrire des poèmes, Ramzi lui faisait des messages doux et profonds, comiques et chatoyants. Des messages dans lesquels il ne se privait pas de lui rappeler à quel point elle est jolie. Ce qui produisait l'effet escompté. Un philosophe l'avait d'ailleurs si bien écrit : « L'homme tombe amoureux de

ce qu'il voit. La femme tombe amoureuse de ce qu'elle écoute ». Raison pour laquelle paraît-il, les dames prennent soins de leur corps et semblent apprécier les "bons parleurs".

Ramzi de son côté, était toujours plongé dans la circonspection. Comment devait-il se comporter maintenant après ces révélations courageuses de Soumia ? Comment devrait-il agir dorénavant face à cette gentille et jolie femme qui lui avait ouvert son cœur ? Devait-il, pouvait-il encore reculer sachant qu'il fonçait droit vers le danger ? S'enticher d'une femme mariée, fut-elle follement amoureuse de vous, vous exposait à un très grand risque. Cela était vrai dans presque tous les pays du monde. Encore plus vrai dans ce royaume fermé aux idées dites modernes. En Bessarabie, la loi prévoyait carrément la lapidation pour sanctionner l'adultère et/ou la fornication. Comme à l'accoutumée, c'était surtout les femmes qui étaient victimes de cette loi que Ramzi trouvait stupide et rétrograde. Et bien sûr, les incartades des hommes mariés étaient tolérées.

La Bessarabie, à l'instar de nombreux pays musulmans, était un Etat patriarcal. L'homme possédait tous les droits et la femme, très peu. Même ses sentiments étaient contrôlés et orientés par des tiers. Ramzi était conscient des risques qu'il encourrait. Mais avait-il le choix ? Pouvait-il aller contre les desiderata de ce petit organe appelé cœur ? Il avait compris pourquoi les musiciens chantaient que "l'amour a ses raisons que la raison même ignore".

Ramzi était tout autant épris de Soumia. Ce n'était plus de la compassion mais de l'amour. Il l'avait senti après l'avoir vue débarquer au Mall¹⁵. Lieu de leur premier rendez-vous de leur premier rendez-vous en tête en tête. C'était un mercredi après-midi alors qu'il avait terminé sa journée de travail. Le cœur battant, il s'était précipité au Sarafiya Mall où il devait rencontrer Soumia. Au-delà de la galanterie, Ramzi devait surtout arriver avant sa dulcinée, par prudence. En Bessarabie en effet les Motawa interpellaient parfois des couples attablés pour exiger de voir l'acte de mariage ! Ces soi-disant gardiens des bonnes mœurs avaient très mauvaise réputation. Ils n'hésitaient pas à abuser de leur pouvoir pour notamment terroriser des amoureux. Il se racontait par exemple qu'ils abusaient sexuellement de certaines jeunes femmes ou alors qu'ils exerçaient du chantage à ceux ou celles qui voulaient expier¹⁶ leurs fautes.

Dans le supermarché, Ramzi n'avait pas pu reconnaître Soumia puisqu'elle était vêtue d'un niqab, comme la plupart des femmes du royaume. Sa voix suave le fit sursauter quand elle balança tout de go :

- Salue mon bel homme ! Je parie que tu ne m'as pas reconnue. Ça va ?

-Effectivement jolie princesse. Ramzi avait toujours beaucoup de mal à l'appeler Soumia ; et la vouvoyait même encore de temps en temps. Elle émit un rire qu'il entendit à peine, le visage étant dissimulé par le voile noir du niqab. Puis ils se rendirent vers le restaurant attenant au supermarché. Espace réservé aux couples, ce restaurant était surtout discret. Une fois installée, Soumia se débarrassa de son voile. Ramzi

¹⁵Les Mall (lire mol) étaient des espaces de loisir constitués généralement de supermarchés, de restaurants, de boutiques, d'espaces de détente comme les pistes d'auto tamponneuses ou de bars. Bien sûr on n'y vendait pas d'alcool. Ils étaient surtout fréquentés par la gent féminine qui avait très peu l'occasion de sortir.

¹⁶En Bessarabie un coupable pouvait racheter ses fautes moyennant de l'argent. S'il était accusé d'adultère par exemple, il pouvait éviter la lapidation en négociant financièrement avec le mari cocu. Il se racontait qu'en Bessarabie tout s'achetait, y compris la conscience.

prit plaisir à admirer ses pommettes colorées, ses lèvres légèrement maquillées de rouge à lèvres rose et ses yeux aux cils démesurés. Elle était vraiment en beauté.

-Tu es très jolie, soupira Ramzi dans le creux de son oreille.

-Merci, balbutia-t-elle, gênée mais flattée et contente comme une gamine en possession d'une sucrerie. "Les femmes ne se lassent jamais des compliments", Ramzi le savaient d'expérience.

Ils commandèrent chacun un capuccino. A peine le serveur aux yeux bridés partit, Ramzi la prit dans ses bras et la serra très fort. C'était leur premier contact physique charnel. Il s'en souviendrait.

Il constata qu'elle tremblait comme une feuille. Son cœur cognait dans sa poitrine. Celui de Ramzi aussi. Était-ce l'amour qui les guidait présentement, un amour interdit ? Sûrement. Sauf qu'au-delà de cette dimension amoureuse, il planait le spectre de la crainte, de la surprise, de l'émotion. Tous deux le ressentaient indubitablement. Pour rompre l'étreinte, elle dit :

-J'ai longtemps rêvé de cet instant, mon bel homme. Dis-mois, tu m'aimes ?

Derrière cette question, se cachait son désir d'être rassurée. Ramzi la dégagea doucement, prit son petit visage entre ses mains et lui répondit :

-Bien sûr jolie madame. Mon attitude ne le prouve-t-il pas ? Je n'ai pas besoin de te dire que je tiens à toi, puisque tu le sais.

Elle l'interrompit avec un baiser d'abord furtif, puis profond où leurs langues se touchèrent. Elle ajouta tout en soufflant -- car elle reprenait haleine-- :

-Dis le moi. Je veux te l'entendre le dire.¹⁷

-Je t'aime Soumia. J'ai longtemps épilogué sur la qualité de ce sentiment qui m'habitait ; si c'était de la fraternité, de la compassion ou de l'amour. J'en suis arrivé à la conclusion que c'est l'amour. Je suis amoureux de toi Soumia Ghezzal. Tu es la princesse de mon cœur.

Ramzi constata que les yeux de sa partenaire s'étaient embués. Elle essayait de contenir tant bien que mal son émotion.

-Moi aussi mon cœur. Tu ne peux pas savoir à quel point j'ai combattu contre moi-même. Puis, je n'en ai plus eu la force de résister. Ça a été plus fort que moi.

-J'imagine.

-Tu sais, poursuivit-elle, c'est la première fois qu'un homme me dise vraiment "je t'aime", wellah¹⁸. Ce qui ne manqua pas d'étonner Ramzi. A cet âge ? Avant qu'il ne lui pose la question, elle ajouta

¹⁷Pour de nombreux Africains dont Ramzi Fontain, dire "je t'aime" à une femme était loin d'être une sinécure. Cette expression avait trop de valeur pour qu'on la dise n'importe comment. Certains Blancs et des individus occidentalisés se moquaient de cette réticence qu'avaient les Africains à exprimer ouvertement leurs sentiments.

-Quand j'étais adolescente dans mon pays, j'ai eu un flirt avec garçon de mon école. Mais cette idylle n'a pas duré. Pourtant on était bien ensemble. Par la suite, comme je te l'ai déjà raconté, j'ai rencontré monsieur par le biais de mon frère aîné. Bien qu'il ne fût pas mon style d'homme, on s'est mariés. Il est demeuré jusqu'ici le seul homme de ma vie. Ça me fait vraiment bizarre de me retrouver dans l'intimité en compagnie d'un homme autre que lui. Crois-moi Ramzi, je suis vraiment guidée par mon cœur.

Ramzi esquissa un sourire, flatté. Et répondit

-Moi de même, ma princesse.

-Parfois, quand je me reprends, j'ai un peu honte. Jusqu'ici j'avais toujours été la bonne femme, la femme parfaite. Puis tu as fait irruption dans ma vie. Depuis lors, elle a été bouleversée.

Elle parlait cette fois-ci la tête baissée. Comme accablée par le poids de sa conscience. Ramzi le comprit. Il prit ses mains qui dévoilaient des doigts aux ongles vernis de rose, la fixa et lui dit pour donner le change :

-Je remarque que tu as toujours vécu pour faire le bonheur des autres, ton entourage en l'occurrence. Tu penses en permanence aux autres, jamais assez à toi. Elle acquiesça et ajouta :

-Je crois que tu as raison. Les enfants ont grandi. Il est temps que je pense un peu plus à moi, à mon bonheur. J'espère que tu vas m'aider dans ce sens mon bel homme. J'ai beaucoup repensé à nos dernières conversations où tu me demandes d'être moins altruiste. Je pense que je vais suivre tes directives.

Elle parlait en caressant benoîtement les joues de son désormais petit ami. Des joues couvertes d'une barbe naissante de trois jours. Ce qui était exceptionnel dans un pays où trois quart d'hommes portent des longues barbes. C'était la tradition, paraît-il. Les attouchements étaient parfois si langoureux qu'on avait l'impression que Soumia et Ramzi Fontain étaient formés dans un même moule.

Débarassée de ses complexes, elle demanda subitement à son amant :

-La différence d'âge entre nous ne te gêne pas mon chou ?

Cette question le prit franchement de court. Il n'eut pas le temps de répondre. Le serveur, facture en main les congédiait cordialement. Ramzi lâcha les orteils de Soumia qu'il triturait. Le 'Grec' et le 'médián' notamment étaient si jolis qu'ils ressemblaient à ceux d'un bébé. Il en fut amusé. Par contre, le reste du pied notamment le talon, portait des callosités qui donnaient un aspect grattoir, dégoûtant. De nombreux Bessarabiens comme Soumia, avaient la plante des pieds fendillée. Était-ce parce que ces derniers mettaient surtout des sandalettes et très rarement des chaussures fermées ? Possible. En Dolizi ces marques étaient considérées à tort ou à raison comme des signes de saleté. Elles étaient traitées pendant le bain. On frottait alors à l'aide d'une pierre ponce, la base du pied pour en faire disparaître totalement.

¹⁸Cette expression est généralement utilisée –très souvent par reflexe-- pour prendre le seigneur à témoin de tout acte qu'on pose.

Il était l'heure de la prière comme le leur faisait remarquer le jeune Philippin de service. Dans le royaume de Bessarabie, toutes les structures fermaient momentanément à l'heure des cinq prières quotidiennes musulmanes. Les hommes se devaient alors d'aller prier à la mosquée. A son arrivée à Dar el Islam, Ramzi avait déjà été subjugué par ces maisons de Dieu. De véritables bijoux architecturaux. Il faisait vraiment bon d'y prier. En plus de l'air conditionné, ces enceintes étaient toutes ou presque dotées de réfrigérateurs contenant des bouteilles d'eau de trente-cinq centilitres. Cela permettait au fidèle musulman de se désaltérer entre deux raqats. Ramzi avait également remarqué qu'un écriteau était apposé sur le battant transparent du frigo. Il y était inscrit "Only One Bottle" (juste une bouteille), sa traduction arabe au-dessus. Une annonce qui invitait tout un chacun à se servir en pensant à autrui. L'islam c'est aussi et surtout ça : la religion de l'équité, du don de soi, de la justice. Aussi, l'intérieur de ces maisons de Dieu était richement décoré avec des tapis moelleux importés pour la plupart d'Inde ou du Liban voisin, pays du cèdre.

Ramzi comprit pourquoi les Bessarabiens ne portaient pas de marque de prière sur le front ou au niveau des chevilles ; contrairement aux musulmans de Dolizi par exemple. En Afrique, ces marques étaient carrément devenues un critère de reconnaissance du bon ou du mauvais musulman. Une attitude qui poussait certains fanatiques à se les faire faire eux-mêmes à l'aide de pierres à écraser chauffées à plus de cent degrés ! Enfin toutes les mosquées de Bessarabie possédaient des haut-parleurs qui débitaient à coups de décibels, les récitation de l'imam. Il était donc difficile, sauf peut-être pour les plus buttées, les réticents ou les athées de ne pas accomplir leurs prières quotidiennes.

Le couple Ramzi-Soumia s'exécuta. Il changea d'emplacement pour un endroit au deuxième étage plus discret après avoir emprunté les escalators (escaliers roulants). Bien que dissimulée sous son niqab, Soumia demeurait craintive. Ses compatriotes disait-elle, fréquentaient régulièrement ce Mall. Monsieur serait capable de la tuer si jamais il la soupçonnait d'être sorti de la maison sans sa permission ; pire qu'elle voyait un autre homme. Quand ils y pensaient, de la sueur froide dégoulinait de leurs mains entrelacées. A ce sujet Soumia lui avait fait une confidence qui l'avait de nouveau terrorisé. Aux premières heures de leur mariage, monsieur lui avait dit explicitement qu'il la tuerait si elle le trompait un jour, son potentiel amant avec. Mais le sentiment de vivre une belle histoire d'amour reprenait toujours le dessus sur tout autre aléa.

-La différence d'âge ? Je ne la vois pas chérie. D'après moi l'âge n'est souvent qu'un détail. Lorsqu'on aime une femme, comme c'est mon cas pour toi Soumia, la différence d'âge ne compte pas. Donc la réponse à ta question est non. Ça ne me gêne pas.

Ramzi avait compris que Soumia lui avait posé cette question à dessein. C'est l'éternelle question qui revient lorsque dans un couple, la femme est l'ainée de son conjoint. Les préjugés font alors place à toutes sortes de ragots relayés parfois par la presse à sensation. L'homme est souvent soupçonné d'être un profiteur, un gigolo surtout si la femme est pourvue de moyens financiers plus importants. Les réseaux sociaux s'étaient emparés de cette question depuis qu'il avait été révélé que le président de la république française avait pour épouse une dame de vingt-quatre ans son ainée ; qui fut par ailleurs sa prof. Ce qui ressemblait à un coup de tonnerre pour de nombreuses personnes non averties.

Ramzi avait banalisé cette situation. D'autant plus qu'il s'en foutait vraiment. Cette relation n'était pas connue et n'avait pas vocation à l'être. Il n'aurait jamais à faire face aux "sabitous"¹⁹ à la langue fourchue.

Soumia se sentit soulagée. Elle était consciente que ce genre de relation, leur relation, n'était pas ordinaire. Elle serra fortement les mains de Ramzi ; peut-être en guise de remerciement.

-Je savais que tu es un homme bien. Je me rends compte que tu es un chic type. Tu es vraiment le prince de mon cœur. Ta façon de percevoir le monde est si simple que tu m'impressionnes. Dans ma société, très peu de gens pensent ainsi. Tu ne peux pas imaginer à quel point ils ont nargué le Président français. Tu es un chou, crois-moi.

Ils avaient passé près de deux heures ensemble lorsqu'il décida de la raccompagner prendre le taxi. Une fois chez elle, elle appela Ramzi à partir de l'application visuelle "imo" pour le rassurer. Il honorait sa promesse. Elle n'oublia pas de préciser :

-J'ai passé un bel après-midi. J'espère qu'on remettra ça très prochainement. Tu m'as permis d'avoir à nouveau confiance en moi. Merci. N'oublie jamais que je t'aime.

-Moi de même, dit Ramzi. Elle ajouta en guise de conclusion.

-J'ai omis de te dire que grâce à toi, j'ai considérablement réduit ma consommation de médicaments. Très bonne soirée mon amour.

De retour à la maison avec les bras chargés de présents offerts par Soumia, il se mit à repenser à ce qui lui arrivait. Il le faisait généralement aux toilettes. Un endroit qu'il trouvait curieusement propice pour cogiter. Naturellement l'objet de cette réflexion était Soumia, cette femme si fragile, si douce, si humble, si généreuse, si noble, devait être une espèce en voie de disparition. Il se souvint d'une parole qu'elle avait dite : « J'aurais pu traverser l'existence sans connaître cette sensation qu'on appelle l'amour profond ». Comment était-ce possible que des femmes, parce qu'elles sont nées dans une certaine partie du monde, soient interdites de connaître l'amour ? Beaucoup de ces femmes vivaient comme des automates ; leur vie étant déjà bien formatée, bien tracée : cuisine, ménage, chambre à coucher pour satisfaire les besoins sexuels du mari. Pitoyable ! C'est ce qui faisait que très rapidement, la routine s'emparait de leur quotidien et la vie devenait monotone.

Quant à l'amour, il semblait faire peur. Pour beaucoup d'hommes ici en Bessarabie, une femme amoureuse s'émancipait vite. Elle était considérée comme étant sous l'emprise du diable. Par conséquent, elle était redoutée comme la peste. Les événements que le couple Ramzi-Soumia vivait prouvaient que l'amour charnel était possible dans ce désert de Bessarabie. Grâce à l'audace, à la confiance en soi, au sort, et sûrement à la volonté divine, Soumia connaissait l'amour aujourd'hui. Elle avait décidé de regarder de l'avant et de goûter aux charmes de cette merveille qui est semblable à une rose. Fleur qui, malgré sa beauté légendaire, comporte néanmoins des épines.

¹⁹En Dolizi, les sabitous étaient des colporteurs de ragots. Ils étaient toujours prêts à envenimer des relations. Plusieurs couples avaient volé en éclats à cause de leurs médisances.

Comme l'avait souhaité Soumia, ils eurent plusieurs autres sorties au Serafi Mall. Ce qui n'était pas pour déplaire à Ramzi. Elle était à chaque fois moins stressée et beaucoup plus détendue, au grand bonheur de son amant. Elle se risquait même de faire des selfies²⁰ avec lui. Était-elle consciente de la dangerosité d'un tel acte ? Vu leur situation, ces photos pouvaient être compromettantes pour l'un comme l'autre partenaire si jamais elles étaient utilisées à mauvais escient. Le risque encouru était souvent le chantage. Mais Soumia avait entièrement confiance en Ramzi pour se laisser aller. D'autant qu'il l'avait rassurée en jurant que jamais il ne lui nuirait. La révélation de cette relation ne causerait pas du tort seulement à la dame mais aussi à lui. Être lapidé. Ce serait la pire des fins. Comment cela serait-il appréhendé au sein de la communauté dolizienne de Dar el Islam ou même dans son pays, dans sa famille ? Il refusait d'y penser. Seul son cœur lui dictait la conduite à tenir. Il ne voulait pas avoir d'état d'âme. Il vivait pleinement son idylle. Son objectif étant de faire de Soumia la femme la plus épanouie et la plus amoureuse de Bessarabie.

Les jours s'écoulaient de façon paisible. Tout semblait aller mieux dans le meilleur des mondes pour ce couple que tout opposait. Mais par la force de l'amour, il cheminait ensemble. Leurs échanges téléphoniques se poursuivaient aussi assidûment que possible. Soumia lui envoyait régulièrement des photos marquant son quotidien. Des photos de plus en plus osées d'ailleurs. Elle avait carrément fait table rase de sa pudeur pour en arriver là. Les photos dévoilaient maintenant de jolis pieds et surtout sa superbe poitrine. Une poitrine fort charnue et dont il complimentait sans cesse. Des photos de Ramzi, elle appréciait surtout le sourire. «Tu as un beau sourire mon amour. Il dévoile des dents magnifiques que j'envie, crois-moi » ne cessait-elle de lui dire. « Elles me font craquer » précisait-elle avec un sourire envious.

Plus les jours passaient, plus Soumia s'attachait à Ramzi. Elle avait désormais du mal à assurer son rôle d'épouse, mais jamais celui de mère. Elle était de plus en plus accrochée à son téléphone. Et y avait même installé un code ! Ses enfants lui avaient d'ailleurs fait la remarque. Une remarque pertinente car jusqu'ici, le téléphone de Soumia lui servait juste à répondre aux rares appels de ses proches.

Mais le plus dur disait-elle était d'assurer son devoir conjugal. Elle trouvait maintenant de multiples prétextes quand monsieur rentrait de mission, pour l'éviter nuitamment. Et quand bien même elle cédait, son esprit, soulignait-elle, était ailleurs ; notamment auprès de Ramzi. Celui qu'elle appelait dorénavant l'"unique homme de sa vie" ; l'"homme pour qui son cœur bat". Ramzi, bien malgré lui, acceptait cette vie bizarre. Avait-il le choix ? Il se devait simplement d'assumer.

Soumia s'excusait presque, de raconter à Ramzi qu'elle assumait son devoir conjugal. Cet acte qui, en d'autres circonstances est comme la cerise sur le gâteau était devenu un calvaire pour elle. Cela avait désormais le goût d'un vin aigre. Mais en "bon joueur", l'amant optait toujours pour le far play. Il évitait du mieux possible de l'embarrasser. La meilleure façon étant d'éviter simplement d'en parler. Continuer à le faire serait comme remuer le couteau dans la plaie.

Par contre il s'inquiétait des turpitudes de Youness le benjamin de Soumia qui faisait une véritable crise d'adolescence. Dans sa volonté de s'imposer, il menait la vie dure à ses grandes sœurs. Sa mère prenait

²⁰Les selfies sont des photos prises soi-même grâce à un Smartphone.

pour son grade aussi. Non seulement il lui criait dessus en permanence mais en plus il refusait de réviser ses leçons. Ce qui agaçait sérieusement Soumia. Elle ne parvenait plus à gérer son turbulent garçon. Le papa étant régulièrement absent, Soumia se devait de gérer cette crise toute seule. Ce qui était loin d'être une chose simple. Le petit Youness ayant un caractère bien trempé. Elle sollicita donc l'appui de Ramzi.

Avec des mots simples, des termes bien choisis, monsieur Ramzi Fontain ramena le petit turbulent à de meilleurs sentiments. Ce qui avait rehaussé son estime aux yeux de Soumia.

-Je te suis reconnaissante pour ce que tu fais pour moi Ramzi. Je me rends compte qu'en plus d'être un bon dragueur mon chou, tu es aussi généreux mon bel homme.

-Merci, répondit-il. C'est naturel ma princesse.

Il faut préciser que le petit Youness était non seulement comme les adolescents de son âge, mais surtout comme la plupart des garçons de Bessarabie, ils étaient traités comme de véritables petits "rois". Tous ou presque possédaient des téléphones portables dernier cri, se baladaient avec des sommes d'argent pouvant atteindre les 500 rials comme argent de poche ; sans oublier qu'ils jouaient avec de véritables voitures, puisqu'ils apprenaient à conduire dès l'âge de six ans. Ramzi se souvint qu'à Dolizi, les gamins de cet âge jouaient avec des voitures faites en carton ou en fil de fer. D'autres découpaient des semelles de babouches usagées en formes de roues qu'ils adaptaient sur des vieilles boîtes de sardine pour transformer en voiturettes. Risible. On était vraiment aux antipodes.

Les adolescents de Bessarabie conduisaient surtout des voitures de marque Hyundai²¹ de Corée du Sud. Ce pays d'Asie était devenu un géant industriel aujourd'hui ; parmi les quatre "Dragons"²² ; loin devant les pays africains avec lesquels elle avait le même niveau de développement dans les années soixante. Années d'indépendance pour la plupart des pays du continent berceau de l'humanité. Ramzi était choqué par une telle situation. Mais que pouvait-il ? A part ronger son frein comme c'était le cas présentement ?

En Bessarabie, les véhicules Hyundai côtoyaient des marques telles que l'américaine GMC, la française Renault, les japonaises Toyota, Honda ou les allemandes BMW ou Mercedes. Des bolides pour la plupart dotés de vitesses automatiques, assez faciles à conduire. Mais Hyundai tirait son épingle du jeu certainement parce que l'un des princes du royaume était actionnaire dans cette multinationale. Le pouvoir exerçait alors une sorte de pression douce sur les consommateurs afin qu'ils se dotent desdits véhicules. La Bessarabie était un pays du suivisme. On respectait les injonctions des leaders. Du patriotisme monarchique en quelque sorte.

La voiture incarnait mieux le Bessarabien. D'habitude très pieux et sérieux à l'extérieur, il est plutôt assez décontracté dans l'intimité. Son bonheur reste incarné par sa grande maison – généralement un duplex avec plusieurs chambres--, et son véhicule, naturellement. Très souvent une grosse cylindrée dans

²¹Littéralement Hyundai signifie "temps d'aujourd'hui" par opposition aux temps passés ou aux temps futurs. Notons que la Corée du Sud a fabriqué son premier véhicule en 1964.

²²Les Dragons sont des pays très émergents économiquement. Les quatre Dragons sont: la Corée du Sud, Hong Kong, Singapour, Taiwan.

laquelle il sirote à longueur de journée et parfois de nuit, son café importé du Kenya ou d’Ethiopie voisins. Il échange à peine avec madame assise à bord (lorsque celle-ci l’accompagne) ; elle-même occupée à manipuler son dernier modèle de téléphone Apple ou Samsung. A l’arrière, les enfants assis sur la banquette, tenant qui une console de jeu, qui un téléphone doté des derniers gadgets sortis par les entreprises de la Silicon Valley

Aussi, le Bessarabien aime à se faire remarquer par son accoutrement : une djellaba assortie de sandales blanches, un grand foulard blanc ou rouge carrelé tombant sur les épaules et fixé sur son crâne par des cerceaux noirs ou dorés. D’autres arborent des chèches ; ce qui souligne leur appartenance bédouine. Le Bessarabien dîne régulièrement dans de grands restaurants chics en compagnie de dames dont certaines ne sont pas toujours ses épouses. La confirmation d’un style de vie basé sur une vraie hypocrisie. En désert de Bessarabie, il faut paraître correct, en harmonie avec une certaine morale religieuse. C’est le leitmotiv !

Ramzi avait noté que le parc automobile du royaume, bien que neuf, était assez sale. Ce qui contrastait avec les avenues propres de Dar el Islam. La communauté urbaine de cette agglomération de plus de quatre millions d’habitants, s’était en effet attaché les services des Bengalais qui, avec abnégation et bravoure, se chargeaient, à longueur de journée, de curer, et de nettoyer les ruelles et routes de la ville. Vêtus de combinaison bleu-verdâtre, leur travail consistait également à vider les bacs à ordures de poubelle qui portaient tous des crochets. Sortes d’excroissance qui permet d’accrocher les restes de nourriture destinée aux millions de chats ou aux nécessiteux. La morale refusait le gaspillage, bien que nous fussions dans un pays où l’on gaspillait beaucoup. Les bessarabiens ayant la manie de changer régulièrement leur mobilier ou leur vaisselle. Pratiquement deux fois par an, comme le lui avait précisé Ousman.

Le constat était plus que clair : les Bessarabiens n’avaient pas l’habitude de laver leurs véhicules. Il était assez régulier de voir déambuler dans les avenues de Dar el Islam, des voitures d’une saleté repoussante. Ce ne serait pas exagéré d’affirmer que certains Bessarabiens n’avaient jamais lavé leur monture mécanique depuis la sortie du point d’achat. Ils ne faisaient pas beaucoup d’effort, même après les grosses tempêtes de poussière qui surviennent constamment dans la région, au mois d’avril ou de mai. D’ailleurs, les lendemains de tempête, ce sont presque tous les véhicules couverts de poussière qui retrouvaient les avenues et boulevards de la cité urbaine. Seuls ne semblaient être nettoyés que les pare-brise : du moins l’espace réservé habituellement aux mouvements des essuie-glaces. Cette mauvaise habitude était –elle due à la rareté de l’eau dans ce pays désertique ? Ou simplement à la négligence qui caractérise de nombreux Bessarabiens ? Ramzi demeurait perplexe et ne pouvait se prononcer.

Il était d’autant plus outré que cette sorte de “je m’enfoutisme” s’observait également au niveau de l’entretien des véhicules. Le jeune Africain avait remarqué – une fois de plus – que le Bessarabien ne se gênait pas de rouler avec un pare-choc arraché, un pot de phare brisé, une portière défoncée, un feu stop ou un feu de clignotant en moins : sans oublier les cas d’un ou même des deux rétroviseurs cassés. D’ailleurs, très peu de Bessarabiens faisaient usage de clignotants. Ce qui poussait plusieurs étrangers vivant dans le royaume à affirmer avec ironie, que ces équipements servaient uniquement à l’ornement ou à la décoration du véhicule.

Dès lors, les accidents qui survenaient se transformaient aussitôt en carambolage. Il n'était pas rare de voir impliqués dans le même choc, une quinzaine de véhicules. Heureusement ces accidents, lorsqu'il n'y avait pas mort d'homme, étaient presque toujours réglés à l'"amiable". La procédure était simple. Une fois le malheureux événement survenu, les chauffeurs impliqués s'échangeaient rapidement les contacts téléphoniques, certainement pour des questions de dédommagement ou d'assurance. Soulignons que cette approche ne survient jamais sans que les protagonistes ne se soient salués au préalable. Ce qui n'arrivait quasiment pas au pays de Ramzi où les chauffeurs avaient l'insulte facile, si ce n'est le coup de point facile. A maintes reprises en Dolizi, des chauffards s'écharpaient après un accident ; chacun rejetant le tort sur l'autre avant même l'arrivée et le constat des forces de l'ordre.

Au royaume de Bessarabie, la police arrivait sur les lieux de l'accident juste pour réguler la circulation obstruée par les embouteillages et faire un constat sommaire. Les responsabilités ayant déjà été endossées par les uns et les autres.

C'était aussi et surtout ça le Bessarabien : le contraste à l'état pur dans son quotidien. Un personnage à double face à l'instar d'une pièce de monnaie. Ainsi il peut se montrer attachant, charmant, patient –il demande alors votre indulgence en un geste marqué par les cinq doigts retournés vers le ciel--, ou encore il peut être courtois. Dès lors il sait s'excuser lorsque par exemple, à bord de son véhicule, il vous devance à la traversée d'une route ou heurte votre sensibilité. Enfin, il sait être poli –il lance alors des salamalecs à tout vent— et surtout généreux. Il fait des dons de façon régulière aux démunis installés souvent à la sortie des mosquées et des grands magasins, ou encore pendant la période consacrée au jeûne du mois de ramadan. La zakat étant toute aussi bénéfique pour le salut du croyant que la prière quotidienne ou le pèlerinage.

Autant il peut se montrer méprisant. Surtout envers les étrangers qu'il accuse à tort ou à raison, d'usurpateurs de boulot. Ou encore cynique. Notamment avec le personnel de maison, qu'il administre souvent en faisant usage de brimades, d'injures voire même de bastonnades. La "palme d'or" revenant à des maîtresses de maison. Pourtant, et on ne le dira jamais assez, la situation des femmes en Bessarabie était loin d'être enviable. Lorsque certaines n'étaient pas victimes de violences conjugales à l'instar de fessées et autres insultes diverses, elles étaient exposées aux "divorces à la laisse". Pour Ramzi, c'était la pire des tortures psychiques qu'on puisse infliger à un être humain, qui plus est, une femme. Il s'agit d'une sorte de séparation dans laquelle le couple continue de vivre sous le même toit ou dans la même concession. L'homme, par pur égoïsme, refuse de renvoyer son ex épouse afin d'éviter que cette dernière ne rencontre un nouveau partenaire ou ne refasse simplement sa vie. Naturellement il continue de l'entretenir matériellement en pourvoyant à tous ses besoins. Une attitude qui a poussé des observateurs de la société bessarabienne à parler de "divorce à la laisse". La laisse étant comme chacun le sait, cette corde qui maintient la chienne continuellement attachée à son maître. Comme on peut le constater, c'est l'homme qui donnait le rythme à suivre dans le couple.

La situation était d'autant plus cruelle pour ces dames que leurs époux redevenus "libres" n'hésitaient guère à se remarier ou à ramener d'autres femmes sous le toit jadis conjugal. Les plus fragiles sombraient

dans l'hystérie ou la dépression. Les plus fortes, encore jeunes²³ le plus souvent, se recroquevillaient dans les réseaux sociaux où elles s'inscrivaient dans des sites de rencontre. De véritables exutoires pour ces délaissées désireuses d'assouvir leurs pulsions affectives et ou sexuelles. C'est ainsi qu'un rendez vous chez le dentiste pouvait parfois se transformer en un rendez vous galant dans un hôtel ou même dans un appartement plus ou moins cossu de Dar el Islam. Ainsi allait la vie dans ce pays incernable.

Le jeune africain avait aussi remarqué que le Bessarabien était plein de préjugés vis-à-vis des gens de couleur, si ce n'était simplement du racisme. En effet, ce dernier n'accordait pas ou très rarement la main de sa fille au Noir. Curieux pour un pays qui comptait une minorité de Noirs. Cette alliance qu'on qualifiait à juste titre ici de "contre nature" était très mal vue, assimilable à un scandale d'Etat. Après maintes observations, Ramzi Fontain était parvenu à la triste conclusion que les Bessarabiens avaient le souci de préserver la blancheur de leur peau. Ils étaient simplement rebus au mélange de couleur. Pourtant, des filles bessarabiennes s'unissaient bien aux Libanais, Egyptiens, Jordaniens, Turcs, ou même aux Occidentaux convertis à l'islam (L'islam rejetant l'apostasie). Une observation qui confortait la thèse de Ramzi. Malheureusement.

La volonté de ces autochtones de vivre en autarcie malgré la mondialisation, se remarquait également au niveau de l'octroi de la nationalité bessarabienne. Ramzi avait été étonné de constater que l'obtention de ladite nationalité était très difficile. Le royaume ne reconnaissait pas le droit du sol. Cette disposition qui octroie automatiquement la nationalité à tout enfant né sur le territoire national. Un peu comme cela se passait dans des pays tels que les Etats-Unis d'Amérique, le Canada ou même l'Allemagne. C'était pratiquement un sésame pour quiconque l'obtenait. Paradoxal pour un pays qui importait de la main d'œuvre. Beaucoup d'enfants, notamment de Tchadiens, Nigériens, Soudanais ou Ethiopiens nés en Bessarabie, devenaient de facto des apatrides. Ce qui était une violation du droit international. Ne connaissant guère le pays de leurs parents et se trouvant dans l'impossibilité de s'intégrer, ces enfants s'orientaient indubitablement vers la délinquance, la consommation de stupéfiants ou le banditisme. Heureusement, la proportion de ces hors-la-loi était insignifiante, s'il fallait comparer avec celle des pays européens ou africains. Conséquence, le royaume de Bessarabie demeurait un pays où régnait quand même la sécurité.

Cette situation sécuritaire assez propice était-elle due à la pratique sèche de la peine de mort, comme le supposait Ramzi ? Sûrement. Ici, les membres du voleur étaient coupés si sa culpabilité était reconnue. Une mesure qui avait l'art de dissuader les malfaiteurs et autres malfrats. D'ailleurs Ramzi avait toujours pensé que la lutte contre la corruption en Afrique en général et en république de Dolizi en particulier, passait par l'application de la peine capitale. Certes, ce n'était pas en conformité avec les notions de Droits de l'homme, mais à son avis, c'était un mal nécessaire ; de l'alcool sur une blessure, pour paraphraser sa grand-mère. Sous d'autres cieus, les défenseurs des Droits s'alarmaient contre cette sanction qu'ils trouvaient rétrograde, inhumaine et même injuste. Qui faisait le plus de mal au peuple, s'interrogeait Ramzy ? Le corrompu qui détourne les fonds destinés à la construction d'une route, d'un

²³ En Bessarabie, les femmes se marient assez tôt. La moyenne d'âge oscille entre 16 ans et 17 ans. Ce qui fait qu'on trouve des dames victimes de divorce ou de séparation "à la laisse" ayant 22 ou 25 ans ! L'âge où sous d'autres cieus, certaines femmes entament leur vie maritale.

pont, d'un dispensaire ou même d'une école ? Ou alors le législateur qui se débarrasse de ce corrompu par une sanction "extrême" ? A cause de la gabegie de certains fonctionnaires ou autres dirigeants véreux, les routes mal construites ou mal aménagées occasionnaient des milliers de morts par an. Des familles entières demeuraient éplorées chaque jour. Pour le jeune Dolizien, toujours plongé dans sa méditation frénétique, la peine capitale mettrait un terme à cette gangrène qui ronge la société et freine véritablement le développement du continent berceau de l'humanité.

Tel un fruit, l'amour de Ramzi et Soumia transcendait le temps et mûrissait. A chaque rencontre, elle lui offrait des cadeaux. Soit un sac, soit un parfum, soit un vêtement quelconque. Ce qui avait l'art de gêner Ramzi. Il venait d'une culture où les cadeaux sont offerts par l'homme. La gêne était d'autant plus accentuée pour Ramzi que même les factures étaient réglées par Soumia. Lorsqu'il essayait de protester, elle lui répondait que c'est avec plaisir qu'elle le fait. N'empêche ! Ramzi continuait d'en éprouver une petite gêne. Il avait reçu une éducation machiste. Chez lui, c'est le mâle qui tenait les cordons de la bourse et non la femme. Heureusement les mentalités avaient beaucoup évolué. Les femmes de Dolizi s'assumaient désormais. Le souhait de Ramzi était qu'il en fût pareil ici.

Des Soumia Ghezzal ne se trouvaient pas au premier carrefour. Il était toujours étonné de voir à quel point cette femme qui parlait posément, prenait les devants pour régler une facture. « Le simple fait de te voir heureux suffit à me sentir bien mon chou » répétait-elle toujours au sortir d'un rendez-vous galant. « Avant que je ne te connaisse, ma vie était si ennuyeuse, tu ne peux pas savoir à quel point Ramzi ! »

L'amour qui mûrissait tel un ananas entre ces deux tourtereaux, se concrétisait par une attirance physique réciproque. Comme d'habitude c'est Soumia qui avait pris les devants. « Et si on se retrouvait chez toi un de ces jours mon cœur ? » Qui l'eut cru ? L'amour donne des ailes, pensa-t-il, ému. Mi amusé, mi intrigué, Ramzi observait cette dame qu'il avait connu renfermée, pudique, à la limite, timide. Il avait réussi à la débrider. Ce n'était plus une impression mais une certitude.

Le jour du rendez-vous, Ramzi dut trouver des subterfuges pour faire venir Soumia chez lui. D'abord il fallait se rassurer que la maison serait libre. Ensuite la faire entrer. Jusque ici cela n'était jamais arrivé. Les seules femmes qui entraient chez eux étaient des membres de la famille. C'est ainsi que une fois sortie du taxi, Ramzi était allé "récupérer" sa dulcinée de façon discrète. Il ne fallait guère attirer l'attention de quiconque. Ramzi marchait devant Soumia –toujours vêtue de l'éternelle burqa-- à distance respectable. Enfin, c'est par le truchement des sms que Ramzi lui indiquait la démarche à suivre. La diversion était plus que nécessaire.

Soumia respecta à la lettre les consignes dictées par son amant. C'était une manœuvre plus que nécessaire. On était en effet dans un pays où n'importe quel voisin pouvait appeler la police motawa. On ne connaissait pas le droit à la vie privée dans le désert de Bessarabie, notamment à Dar el Islam. La notion de liberté arrivait au bas de l'échelle des valeurs ici. Les populations, en particulier les femmes, avaient encore du chemin à parcourir pour gagner ce droit. Pour le moment on jonglait.

Cette jonglerie astucieuse finit par conduire Soumia dans le studio de Ramzi. Elle remarqua que, bien que exigu, le petit local ne manquait pas de goût pour autant. Aussitôt, elle se débarrassa de son abaya qui s'était trouvé salutaire. Pour une fois ils avaient trouvé un côté positif à ce lugubre et incontournable

vêtement officiel des femmes du royaume. Ramzi apprécia son chemisier qu'elle arborait avec un pantalon Jeans. Les yeux de Ramzi s'orientèrent vers la longue chevelure naturelle de sa partenaire. Elle était si abondante qu'elle ressemblait à une crinière de lion. Puis ses yeux s'immobilisèrent sur la poitrine. Ouf ! Il en avait le souffle presque coupé à la vue de ces deux lobes. Comme ils étaient impressionnants derrière ces soutiens-gorge de couleur rouge ! Les seins de Soumia étaient simplement superbes !

-Quelle jolie poitrine tu as ! dit Ramzi.

-Tu trouves mon amour ? Merci.

Sentant Ramzi un peu intimidé, elle défit son chemisier, prit sa main et la posa sur ses nichons. Ramzi sentit comme une onde traverser son corps. Les yeux charmants de son vis-à-vis l'encouragèrent. Il ne se fit donc pas trop prier pour triturer ces seins volumineux. D'abord lentement puis avec volupté. Parallèlement, il l'embrassait à n'en plus finir, caressant doucement son corps qui, étrangement, était demeuré ferme, semblable à celui d'une adolescente. Le doute sur son âge réel s'accentua. Lorsqu'il ouvrit les yeux pour souffler un instant, il eut l'agréable surprise de constater qu'elle avait défait son pantalon et que son soutien-gorge était assorti avec sa petite culotte. Il sentit ses mains se poser et presser par de petits gestes son membre qui avait pris du volume. Mais tétanisé par l'angoisse et l'anxiété Ramzi ne parvint pas à donner le meilleur de lui-même. Il s'efforça néanmoins.

La petite visite prit fin au bout d'une heure et demie. Ils avaient entre temps repassé en revue les étapes qui les avaient menés jusqu'ici. A la question de savoir comment et quand ils en étaient parvenus là ; quand elle, par exemple avait su qu'elle était tombée amoureuse, elle n'eut pas de réponse. Ramzi conclut par une révélation que leur avait racontée son enseignant de philosophie en classe terminale. «On ne sait vraiment jamais pourquoi on aime quelqu'un. Si tu connais la raison, ce qu'en fait tu n'es pas amoureux ». Comme à son arrivée, c'est également de façon discrète que Soumia en était repartie. Visiblement, elle avait apprécié la visite. Elle lui avait dit, une fois arrivée chez elle qu'elle avait aimé ces moments intimes ; qu'elle était épanouie et heureuse. Ramzi s'en trouva flatté.

Soumia et Ramzi continuaient de mener leur idylle amoureuse en cachette. Ils étaient l'un comme l'autre en proie à la tourmente d'un amour interdit. Mais pas si interdit que ça ; la raison du cœur se trouvant parfois être au-dessus de toutes les autres considérations, le remords ou la culpabilité par exemple. Ramzi était d'autant plus soulagé que Soumia avait retrouvé des couleurs. « Grâce à toi mon amour » ne manquait pas de lui rappeler sa dulcinée. Comme par enchantement elle avait cessé de prendre ses pilules contre les migraines et contre la déprime. Soumia avait simplement été guérie par l'amour.

A partir du moment où l'amour est salvateur, qu'il parvient à requinquer une personne, fut-elle mariée, peut-on, doit-on parler d'amour interdit ? Toutes ces jolies femmes, blotties entre quatre murs, vivant un mariage par convenance, n'ont-elles pas le droit de vivre un jour ou l'autre le grand amour ? L'amour du frisson ? L'amour qui poussait Soumia Ghezzal à être jalouse comme une tigresse lorsqu'elle imaginait Ramzi tournant autour d'une autre femme ? Cet amour qui vous fait vous sentir l'être le plus précieux de la Terre, toujours avec son amoureux à l'esprit ? Cet être chéri avec qui vous faites des projets de vie ? D'ailleurs à ce sujet, Ramzi promettait à Soumia de la voler et la transporter loin, non pas à dos de cheval, mais dans un avion de la Zerouan airlines, vers le Canada. Un pays de liberté où personne ne s'occupait

de la vie de l'autre. Ce qui était loin d'être le cas dans ce vaste désert de Bessarabie où tout semblait interdit y compris l'amour.

Ramzi et Soumia s'étaient à nouveau retrouvés pour une escapade amoureuse. Cette fois-ci c'était différent puisque les deux tourtereaux se rendaient à l'aéroport. Soumia ayant décidé de suivre l'amour de sa vie au bout du monde. Au moment d'enregistrer les bagages, ils aperçurent un grand vide aux dimensions illimitées. Ramzi sursauta. On le réveillait pour la prière de Fajr. Quel rêve ! Il en était encore tout retourné. Il constata qu'il avait les mains moites qui tremblaient encore. Donc tout ceci n'avait été qu'un rêve ? Lui-même avait du mal à le croire. Pourtant il le fallait.